

Un best-seller  
sur la  
la syndicatie

page 6

Les années  
50 revisitées

page 7

De la villa  
au château  
Bagatelle

page 8

Voyager-2  
survole  
Uranus

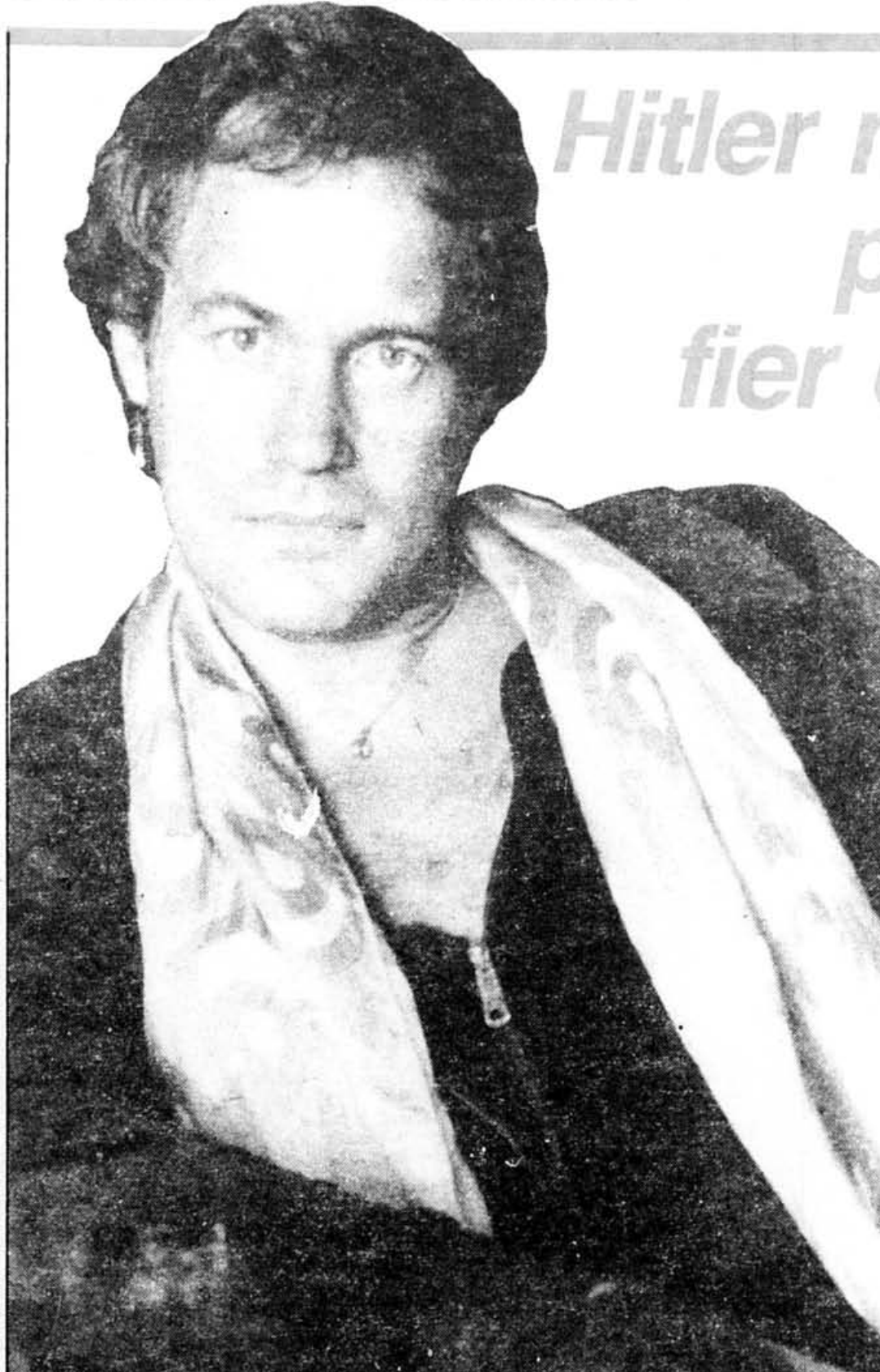
page 10

Le Mont-Royal:  
une vision plus  
humaine de  
la ville

page 12

Silhouette  
littéraire:  
Geneviève  
Amyot

page 17



## Hitler n'aurait pas été fier de moi

Interview avec  
un géant blond  
aux yeux  
bleus de la  
super-race  
nazie

Olaf Sinner-Schmedemann, maintenant âgé de 43 ans, est né dans la clinique Lebensborn de Steinhöring, près de Francfort. Il mesure six pieds, trois pouces, est droit comme un soldat de bois, a les yeux bleus et les cheveux blonds. Hitler aurait été fier de son aspect physique; mais l'aurait-il été autant de ses idées?

(photo Ron Laytner)

 nouvelles  
frontières

• République Dominicaine  
299\$ 31 JANV. ET 7 FÉV.

• Caracas, Margarita

• Martinique, Guadeloupe  
349\$ 29 JANV. ET 12 FÉV.  
349\$ 8 ET 15 FÉV.

• Paris 398\$

Vois aller-retour de Montréal, taxes en sus.

 nouvelles  
frontières

1130 boul. de Maisonneuve • 288-4800  
800 boul. de Maisonneuve • 842-1450  
Sans frais de l'extérieur 1-800-361-2133  
Detentric d'un permis du Québec

# LES PHOTOS DE

**la presse**

Jean-Yves Letourneau



## Voler la vedette en volant...

Cette photo a été prise en janvier 1970, à l'occasion d'un reportage au mont Sutton. Ces trois skieurs, qui s'amusaient ferme, n'ont pu faire autrement que d'attirer l'attention du photographe.

Il est en effet spectaculaire de voir un skieur prendre son envol en laissant derrière lui un tourbillon de poudre blanche et sauter par-dessus ses compagnons en riant. Un tel exercice n'est évidemment pas à conseiller aux débutants.

Il ne restait plus à notre photographe qu'à s'installer pour capter cette scène remplie d'action... ce qui n'est pas non plus un truc pour débutant.



### Fiche technique

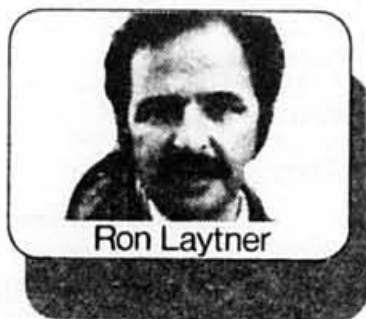
Appareil: Canon Pellix  
Objectif: 85 mm  
Ouverture: 1/500<sup>e</sup> à f/16  
Pellicule: Tri X

# Un des plus importants secrets nazis

**M**UNICH, ALLEMAGNE DE L'OUEST — En 1932, une année avant de devenir chancelier du Reich allemand, Adolf Hitler et les membres fondateurs du Parti National Socialiste projetaient de constituer une nouvelle race humaine pouvant assurer la domination du monde pour un millier d'années.

Les enfants de cette super-race seraient beaux et loyaux, vigoureux, grands, blonds, aux yeux bleus. Le nazisme serait leur foi ; Adolf Hitler leur dieu. Le projet devait être connu sous le nom de « Lebensborn » (nés librement de l'amour).

Des normes raciales furent établies par le théoricien Alfred



Ron Laytner

Rosenberg du Parti Nazi ; la technique fut établie par Heinrich Himmler, autrefois maître d'école et éleveur de poulets, futur chef de la Gestapo, qui devait plus tard faire exécuter des millions de personnes.

Une équipe fut constituée pour rechercher à travers le monde de belles femmes qui deviendraient sans le savoir les « juments porteuses ».

Les recherches s'étendirent aux pays que Hitler projetait de conquérir : l'Angleterre, le Canada, la Belgique, l'Australie, la Hollande, la Norvège, l'Islande, le Danemark, la France, l'Afrique du Sud et les États-Unis.

Lorsque l'Allemagne envahit l'Europe, des agents s'emparèrent, dans les pays conquis, de jeunes femmes sélectionnées et les forcèrent à participer au programme.

Elles devaient contribuer à former la Grande Allemagne peuplée de 120 millions de super-Aryens engendrés par les meilleurs des SS, la quintessence de la race aryenne, selon la pseudo-science nazie.

On ne devait admettre à participer au programme que des Allemands dont la pureté raciale remontait à 1750 et dont la condition physique était parfaite, sans même une carie dentaire.

Le but du programme Lebensborn était d'élever des enfants de pure race aryenne, afin de tenir le reste du monde en capti-

tivité. Heinrich Himmler croyait que le programme Lebensborn permettrait à l'Allemagne d'avoir 600 nouvelles divisions SS vers la fin de l'année 1972.

On encouragea les membres des troupes SS mariés mais sans enfants ainsi que leurs femmes à se trouver de nouveaux partenaires sexuels. Himmler fit construire des maisons de vacances où des soldats pouvaient rencontrer des jeunes filles idéalistes membres des Jeunes Hitlériennes.

Des milliers de jeunes femmes se portèrent volontaires pour mettre au monde deux ou trois enfants pour le Führer et le Troisième Reich.

Le commandant de la police allemande en Norvège occupée, le général Wilhelm Rediess, lança une campagne Lebensborn dans ce pays, avec l'aide de médecins nazis et d'experts, en vue de faire féconder des jeunes filles norvégiennes. Des centaines de jeunes mères et leurs enfants furent amenées en Allemagne.

Le programme Lebensborn fut l'un des plus importants secrets de l'Allemagne nazie. Il pourrait bien n'avoir jamais passé à l'histoire sans les photographies prises par des historiens nazis.

Lorsque le programme prit fin en 1944, on estime que 42 000 bébés étaient nés de femmes fécondées par des soldats SS. Un certain nombre de ces femmes étaient volontaires ; d'autres étaient réduites à l'esclavage.

Et on estime que quelque 200 000 enfants aux cheveux blonds et aux yeux bleus furent kidnappés dans les pays occupés pour être amenés en Allemagne.

Le programme entraîna des milliers de morts. On ne tarda pas à constater que dans bien des cas, les cheveux blonds et les yeux bleus des bébés brunissaient avec l'âge.

C'est alors que l'on se mit à faire des expériences médicales. Le Dr Joseph Mengele, fanati-



Adolf Hitler cherchait à susciter une nouvelle génération de leaders nazis. On le voit ici avec deux enfants Lebensborn « parfaits », en Bavière.

que nazi, reçut des fonds de l'Institut Kaiser Wilhelm de Berlin pour faire des recherches auprès des enfants du camp de concentration Auschwitz, en Pologne. Il cherchait à savoir si l'on pouvait changer la couleur des yeux ; si l'on pouvait faire blondir les cheveux par une exposition constante à la lumière.

Ce qui débuta comme un rêve d'Adolf Hitler devint finalement l'un des plus sombres se-

crets de l'Allemagne nazie : la mise à mort dans les chambres à gaz de bébés de la super-race ne rencontrant pas les normes raciales.

Au moment où le Troisième Reich croulait, Hitler, tourmenté, tenta de faire exterminer tous les bébés du programme Lebensborn. Cependant, ses ordres ne furent pas exécutés grâce à la connivence des mères et des soldats allemands et alliés.

On ne sait pas combien d'enfants ont été tués. En 1945, les troupes américaines trouvèrent une garderie abandonnée à Bremen, avec une cinquantaine d'enfants affamés.

Citoyens norvégiens, ils portaient encore les pseudonymes de leurs mères ; on ne leur avait pas encore donné la citoyenneté allemande. Mais on mit la main sur un message provenant des nouveaux administrateurs de la Norvège, occupée depuis 1940, qualifiant ces enfants de trois ans de traîtres en puissance.

Les enfants furent finalement amenés en Suède, un pays neutre et placés dans des familles d'adoption. La Croix-Rouge en ramena quelques-uns chez des parents, en Norvège.

Dans une clinique Lebensborn de Steinboering, près de Francfort, des troupes américaines trouvèrent 200 enfants abandonnés de quatre ans ou moins et quelques femmes enceintes, le 6 mai 1945. La plupart des mères et des dirigeants de l'établissement avaient fui.

« Les troupes américaines prirent soin de ces enfants, dit le maire de Steinboering, M. Karl Stabernak. Plusieurs furent adoptés par des Américains. Plusieurs mères demeurèrent sur les lieux pour une période de trois mois après la naissance de leur enfant, puis s'en allèrent. Seulement quelques-unes emportèrent leur bébé après la guerre. La plupart craignaient de rentrer chez elles avec un bébé Lebensborn ».

Plusieurs enfants Lebensborn qui échappèrent aux chambres à gaz furent adoptés en Allemagne. Il se peut que quelques-uns vivent encore en Angleterre, au Canada ou aux États-Unis. Ces enfants furent souvent recueillis par des soldats alliés apitoyés et confiés à la garde de jeunes filles allemandes qui devinrent plus tard des épouses de soldats alliés.

Après la fin de la guerre, des enquêteurs faisant des investigations sur les crimes de guerre tentèrent vainement d'obtenir des précisions sur le projet de super-race. Cependant, des nazis furent accusés à Nuremberg d'avoir participé à l'extermination, en temps de guerre, de 40 000 enfants polonais aux cheveux blonds et aux yeux bleus, kidnappés pour des expériences raciales.

Mais les enquêteurs se heurtèrent à un mur de silence de la part de toutes les personnes engagées dans le programme, y compris les dirigeants et les mères qui avaient perdu leurs enfants dans les pays occupés. Et le silence se poursuit.

# Le géant blond n'est pas le modèle dont rêvait Hitler

## LA SUPER-RACE

**C**ALW-ERNSTMUHL, ALLEMAGNE DE L'OUEST — « Aujourd'hui je devrais être un dirigeant du monde », dit le géant blond. « Si Hitler avait gagné la guerre, je pourrais bien être parmi les dirigeants du monde nazi ».

« Mais je ne me déssole pas », dit Olaf Sinner-Schmedemann, âgé de 43 ans, révélant finalement le secret de sa naissance dans cette ville de la Forêt Noire, à 20 milles de Stuttgart.

Olaf, directeur de fanfare dans une petite ville allemande et critique occasionnel d'événements culturels pour un journal local, est l'un des 2 800 bébés nés dans la clinique Lebensborn pour la super-race nazie, à Steinhoering, près de Francfort, la première clinique d'élevage de bébés de l'Allemagne nazie.

Assis sur une vieille chaise dans le sombre appartement qu'il partagea avec sa mère, une fanatique nazie qui mourut en 1976, il déclara plus tard : « Il est préférable pour le monde entier que les rêves de ma mère

ne se réalisent pas. Quels qu'aient été les projets des nazis pour moi, je ne veux pas le pouvoir. »

Il devint bientôt évident que cet enfant de la super-race haïssait tout ce qu'aimait Adolf Hitler et aimait tout ce que Hitler haïssait.

« Lorsque j'eus environ cinq ans, ma mère me dit que j'étais un être extraordinaire », déclare-t-il. « Elle me dit que j'étais un enfant d'Adolf Hitler et que j'étais né dans un hôpital réservée à l'élite. Elle avait demandé au gouvernement la permission d'aller à Steinhoering afin d'accomplir son devoir envers le Troisième Reich. »

Il parle de la vie de sa mère dans l'Allemagne nazie, de ses amis membres des troupes SS. Il dit comment elle avait dû obtenir une permission spéciale pour marier l'un d'eux et parle des enquêtes faites sur les antécédents raciaux de sa famille.

« Elle était très belle, dit-il, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Je n'ai vu mon père qu'une douzaine de fois. Mes

parents n'ont jamais vécu ensemble. Mon père aussi était blond et avait les yeux bleus. Il était très grand. »

La mère d'Olaf fut l'un des premiers membres du Parti Nazi. Elle avait été assistante du gauleiter de Strasbourg et portait un insigne en or du Parti Nazi. Son père, Max Sinner, venait de Bunischugen ; il était membre d'un mouvement de jeunes ; il était un fanatique nazi.

La mère d'Olaf emmena ce dernier de la clinique de Steinhoering seulement quelques jours après sa naissance, alors que son père combattait sur le front russe.

« Elle me dit que la clinique était excellente ayant les meilleurs médecins, dispensant les meilleurs soins et donnant tout ce qu'il y avait de mieux en fait de nourriture, mais que la population locale était en colère. »

« Les SS durent placer des gardes autour de la clinique

parce que parfois les gens de l'endroit lançaient des pierres aux mères et aux filles et les qualifiaient de putains. La vie était difficile pour eux durant la guerre et ils étaient jaloux de ces femmes et de ces membres des troupes SS qui y vivaient si bien. »

Sa mère l'a élevé sévèrement. « Lorsque j'étais très jeune, elle me battait si je pleurais. Elle me faisait tenir droit comme un soldat pendant de longues périodes. Elle me disait que je serais un jour un dirigeant du monde. Mais lorsqu'elle se rendit compte que la guerre était vraiment perdue, elle commença à avoir du ressentiment à mon égard, disant que j'étais un embarras pour elle, un souvenir des nazis et qu'il eut mieux valu que je fusse mort. »

Anna Marie Schmedemann était furieuse et amère. Ses relations avec son fils étaient très froides ; jamais elle ne faisait montre d'aucune émotion. Pendant des années, elle mettait rageusement fin à la conversation lorsque son fils l'interrogeait sur les nazis.

« J'ai gardé ce secret toute ma vie. Je n'ai jamais dit à personne que j'étais un enfant Lebensborn parce qu'il n'y avait pas de quoi être fier. À l'école, jamais on n'entendit parler du programme Lebensborn. C'est encore un mystère aujourd'hui ; personne ne sait beaucoup de choses à ce sujet », dit Olaf.

Les noms des enfants Lebensborn nés à la clinique de Steinhoering sont conservés dans de vieux annuaires nazis qui sont soigneusement gardés sous le sceau du secret. Seuls les dirigeants municipaux peuvent les consulter pour délivrer un certificat de naissance.

« Je m'intéresse au programme Lebensborn, dit Olaf, parce qu'il est à l'origine de ma vie. Lorsque j'eus 24 ans, je me rendis à Steinhoering pour voir le document attestant ma naissance. Il porte l'insigne SS et l'ancien symbole allemand de la vie. »

Olaf a déjà rencontré un autre enfant Lebensborn. « Il était né quelques jours avant moi, à Steinhoering. Ma mère et sa mère avaient eu des expériences semblables sous le régime nazi. Nous avons parlé de nos mères, mais nous n'avons pas mentionné le terme Lebensborn ; nous en avons honte. »

Cet enfant de la super-race a été élevé par sa mère. « Nous avons le même intérêt pour la

musique, la culture et l'architecture, dit Olaf. Cependant, a

## plus

**Éditeur**  
Roger D. Landry

**Coordination**  
Claudette Tougas

**Responsable des chroniques :**  
Pierre-Paul Gagné

**Tél. : (514) 285-7070**

**Page couverture :**  
Ron Laytner

**Mise en page :**  
Jacques Gagnon  
Fernand Marcotte

## Collaboration

Philippe Barbaud  
Jean Basile  
Berthio  
Dinu Bumbaru  
Jean-François Doré  
Cécile Grenier  
Serge Grenier  
Hélène Guy  
Claude Laffleur  
Gérard Lambert  
Yves Leclerc  
Mario Masson  
Alice Parizeau  
Simone Piuze  
René Viau

**Toronto** Michel Labrecque

**Vancouver** Daniel Raunet

**Mexico** Francis Pisani

**Managua** Jacques Lemieux

**Paris** Louis-B. Robitaille

**Londres** C. Saint-Germain

**Costa Rica** Gilles Paquin

**San Salvador** Édith Coron

**Bonn** André Racicot

**Washington** Jean-F. Lisée

**New York** Edouard Jacob

**ONU** Michèle de Rosset

**Vienne** Claude Moniquet

**Tokyo** Lillian Ginoza

**Taiwan** Jules Nadeau

**Tel-Aviv** Victor Cygielman

## Publicité

**Responsable des cahiers spéciaux**  
Manon Chevalier

**Secrétariat**  
Micheline Perron  
Tél. : (514) 285-7319



Photo de mariage des parents d'Olaf, un enfant Lebensborn. Le père fut blessé sur le front russe en 1943. Après la guerre, comme il avait été membre des SS, on le cacha dans une ferme. Il mena une vie misérable jusqu'à sa mort, à l'âge de 63 ans. (photo de la famille Sinner-Schmedemann)



Joseph Mengele fait des expériences pour voir si l'on pouvait changer la couleur des cheveux et des yeux. Des enfants sont ici exposés à la lumière pour voir si celle-ci peut changer la couleur des cheveux.

→ mesure que je grandissais, nous nous éloignions l'un de l'autre à cause de ses idées politiques. »  
« Ma mère était obsédée par sa haine pour les juifs. Cependant, elle avait une trop bonne éducation pour ne pas admettre

qu'ils avaient apporté une grande contribution à la culture, particulièrement dans les domaines de la littérature et de la peinture. »  
« Ma mère demeura nazie jusqu'à sa mort. Dans les premiers

temps, elle avait une influence sur moi. Elle lisait beaucoup, écrivait des poèmes pour des journaux régionaux allemands. Elle avait une bonne formation ; elle venait d'une famille qui n'était pas riche, mais culturellement raffinée. »

Olaf dit avoir entendu parler des accouplements forcés dans les bordels SS.

« Je sais que bien des mères Lebensborn étaient tout simplement les petites amies de soldats SS. Je le sais. J'ai aussi entendu dire qu'un certain nombre de femmes avaient été enlevées en Scandinavie et étaient gardées prisonnières dans la clinique où je suis né. »

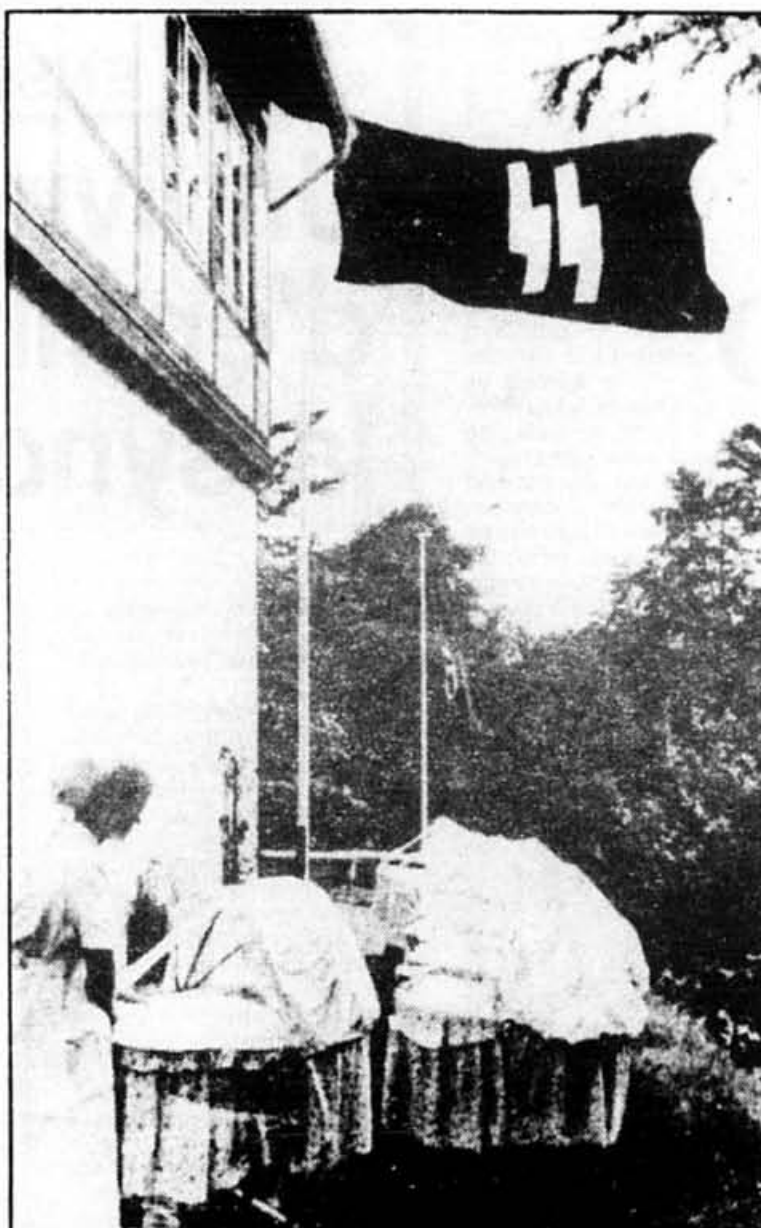
« Mes parents se marièrent trois mois avant ma naissance. Je suis certain qu'ils furent heureux au début, mais que ma mère vint à le détester. Je ne sais pourquoi. »

« Ma mère en parla dans ses lettres. Un an après ma naissance, elle le mit à la porte et retourna dans sa famille, à Karlsruhe. Je ne sais pourquoi. »

« Il avait été blessé en 1943 sur le front russe, mais il revint à la maison vivant après la guerre. Parce qu'il avait été membre des SS, sa famille le cacha dans une ferme où il travailla comme ouvrier agricole. »

« Il mourut en 1963, intoxiqué par l'alcool et les drogues. Il n'avait jamais vécu auprès de moi depuis que j'étais bébé. Je lui rendis visite une fois, alors que j'avais 20 ans. Je fus renversé de voir une existence humaine aussi misérable. Il était alcoolique ; il n'avait ni travail ni logement. La dernière fois que je le vis, il était ivre-mort et je dus passer par-dessus son corps, dans la rue. »

A mesure qu'Olaf vieillissait, sa mère lui donna un sentiment d'infériorité. Il se rebella contre



Le drapeau SS flotte au-dessus d'une clinique Lebensborn. Quelque 12 000 enfants sont nés dans de telles cliniques.

elle ; prit des leçons de danse et devint danseur de ballet.

« Je devins éventuellement homosexuel, dit cet Allemand de belle apparence. Hitler n'aurait pas été fier de moi. Ma mère me dit que dans le Troisième Reich, on exterminait par le gaz les gens comme moi. Au début, ma mère tenta de lutter contre mon homosexualité ; par la suite, elle tenta de me comprendre. »

Durant ses dernières années, Anna Marie Schmedemann se rapprocha de son fils. « Nous fumes heureux pendant quelque temps », dit Olaf. Elle fut atteinte du cancer en 1975 et Olaf en prit soin pendant deux ans. Elle mourut en 1977, à l'âge de 62 ans, toujours nazie dans l'âme.

Ron Laytner  
Tous droits réservés



Les registres des naissances à la clinique de Steinhoering, de 1934 à 1945, sont conservés sous le sceau du secret. Le nom de famille des enfants est celui de la mère. On ne peut consulter ces documents pour établir le certificat de naissance des personnes concernées. (photo Ron Laytner)

**VOTRE PROPRE VIN**  
GRANDE RÉSERVE PRIVÉE

**POURQUOI PAYER LE GROS PRIX POUR VOTRE VIN OU BIÈRE**

à partir de **12<sup>95</sup>** pour 25 bouteilles de vin rouge ou blanc

Plus de 50 sortes de vins : blanc, rouge, rosé, pétillant, corsé ou léger, types bourgognes, bordeaux, etc.

Faites-les vous-même en quelques semaines.  
Vaste choix de produits, équipements, ingrédients, livres, recettes, etc.

**SERVICE FIABLE DEPUIS 16 ANS**

**Les Vignes du Seigneur**

<b>ST-LAURENT</b> Centre le Bazar 3628, Côte-Vertu, Saint-Laurent (sortie 62 de la T.-C.) 337-8374	<b>MONTRÉAL</b> 5157, rue Bélanger est (est de Viau) 729-2294	<b>LAVAL</b> 544, des Laurentides Pont-Viau 663-7090
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------

## « TOUS ENSEMBLE »

# Un livre qui promet d'en finir avec la syndicratie

Depuis la dernière interview — qui était également la première, — le bureau de François de Closets à la télévision s'est à peine agrandi. Un fouillis de journaux, des graphiques jaunés au mur, des dossiers qui traînent, trois téléphones stridents qui vous défoncent les tympans et auxquels personne ne répond. Nous sommes pourtant à la direction de l'émission économique « L'enjeu », qui a confirmé de Closets grande vedette. Celui auquel les grands de la France téléphonent volontiers est malgré son petit bureau douteux, un millionnaire. En bouquins.



Louis-Bernard Robitaille

A PARIS

En 1982, une grosse enquête intitulée « Toujours plus », et qui porte sur les privilèges cachés dans la société française, fait l'effet d'une explosion nucléaire (tactique) : le livre demeure une année entière en tête des best-sellers, l'édition régulière dépasse le million d'exemplaires en France (deux millions avec les « clubs » et les « poches »). Trois ans après, il récidive avec « Tous ensemble » (restons dans les titres qui marchent...) un livre encore plus gros mais qui cette fois promet d'en « finir avec la syndicratie ». On aura compris qu'il s'agit cette fois du syndicalisme en France. Sujet tabou ou tout simplement mortellement ennuyeux ? « D'ordinaire, c'est invendable », dit de Closets, pour ajouter en toute objectivité : « j'en ai déjà vendu en deux mois plus que tout ce qui avait été écrit sur cette question en vingt ans... »

### Il dérange

Pourquoi cette rumeur ? Pas seulement parce que de Closets est connu, mais aussi parce qu'il dérange et frappe juste.

« Toujours plus » aurait pu s'intituler « tout ce que vous vouliez savoir sur les revenus de votre voisin mais n'avez jamais osé demander ». Contrairement à l'Amérique du Nord, la France couvre les questions d'argent d'un manteau de silence et de pudeur : le revenu est bien loin d'être « transparent », qu'il s'agisse d'un prof, d'un employé de banque ou d'un journaliste (pour ne parler que de professions connues et banales).

La France s'est donc jetée sur le livre de de Closets comme sur de la littérature pornographique.

Avec son livre sur le syndicalisme, les motivations du public sont peut-être plus ambiguës. L'énorme succès ne vient-il pas de ce que de Closets tire sur une ambulance (à laquelle les foules exaspérées lancent déjà cailloux et oeufs pourris) ? Non seulement, comme au Canada, les syndicats ont-ils ces jours-ci fort mauvaise presse, mais encore leurs effectifs sont-ils globalement en diminution parfois dramatiquement.

La CGT, pro-communiste et patronne incontestée du syndicalisme français pendant trente ou quarante ans, a perdu la moitié de ses effectifs en quinze ans. La CFDT, qui était le syndicat « montant » (et courageusement innovateur), recule lui aussi. Seules les centrales « pères » et conservatrices se maintiennent ou progressent. Pendant ce temps, chaque nouvelle annonce de grève dans le secteur public — bien plus rare et modérée que ce qu'on a vu au Québec — est accueillie avec exaspération. En révélant effectivement petits secrets et grands scandales du syndicalisme français, de Closets n'est-il pas en train de faire son beurre sur un bouc émissaire facile ?

Lui-même se défend bien entendu d'avoir écrit un livre « anti-syndical ». Bien que les syndicats aient hurlé, et que l'un d'entre eux (dans l'enseignement secondaire) ait tout bonnement décidé de lui faire un procès en diffamation.

« L'autre jour, un patron me dit : « Mais, je croyais que vous aviez écrit contre les syndicats, et ce n'est pas ça du tout. » Et en effet, ce que je dénonce, ce sont les blocages, les mauvais fonctionnements... » Mais, bien qu'il consacre des chapitres aux syndicats des cadres, aux syndicats patronal et agricole, personne ne s'y trompe : ce sont bien les syndicats dits ouvriers qui sont en cause ici.

### Invendables

Les livres sur le syndicalisme ont toujours été invendables parce qu'ils ne sortaient jamais de la langue de bois — entre l'éloge de gauche et la condamnation de droite, on ne sortait jamais des généralités. Le livre



François de Closets.

de de Closets a la grande qualité de décrire des réalités quotidiennes, des petites combines, des scandales à la petite semaine — tant pis pour ceux qui reçoivent les coups. Pour les Québécois intéressés à la question, c'est un voyage souvent passionnant qui leur est proposé au sein d'un syndicalisme parfois étrangement familier, parfois différent parce que « prisonnier de son histoire ».

D'un côté, des situations pratiquement interchangeables. La poste en France, infiniment plus efficace (et coûteuse) qu'au Canada, est depuis quinze ou vingt ans le haut lieu de batailles syndicales et de grèves désastreuses (bien que moins nombreuses qu'au Canada) ; ça rappellera des souvenirs. En France comme au Canada, on constate que d'importants pouvoirs de blocage appartiennent aux syndicats des transports (métro, train, contrôleurs aériens) et qu'il y a petite exaspération côté public.

De l'autre, une conformation historique totalement différente : les syndicats français ont été enfantés par l'anarcho-syndicalisme du 19<sup>e</sup> siècle, les conflits sanglants avec l'État et la

bourgeoisie (« qui fut la plus bête du monde », dit notre auteur). En 1884, encore et déjà, les syndicats de l'époque refusaient en bloc la loi d'un gouvernement progressiste de l'époque... favorisant la syndicalisation des travailleurs. Tout ce qui venait de l'État était par définition suspect. Aujourd'hui encore, la CGT est farouchement opposée à tout ce qui ressemble à la concertation au sein de l'entreprise, à la cogestion (et même à l'autogestion). Même le très modéré syndicat Force ouvrière invoque encore rituellement la « lutte de classes » et préfère se cantonner dans des revendications traditionnelles du genre salaires et semaine de travail. Quant à la moderniste CFDT, dont le patron Edmon Maire prend des positions en flèche contre la grève « rituelle » et pour des négociations réalistes sur l'aménagement du temps de travail, elle est en recul ces jours-ci, et Maire n'est pas toujours suivi par ses troupes. « On ne peut quand même pas continuer à payer éternellement les bêtises passées du patronat et les luttes sanglantes du 19<sup>e</sup> siècle », s'indigne de Closets.

### Similitude avec le Canada

Ajoutons à ce tableau une nouvelle similitude avec le Canada : les syndicats « résistent » beaucoup mieux dans le « public et s'effondrent dans le privé. Dans le privé seule « l'industrie lourde » tient le coup. (« Bref il y a un Yalta social »). Une différence également : par une suite d'arrangements historiques qui en disent long sur la complexité du phénomène, on apprend par de Closets que les centrales syndicales sont financées par des subventions étatiques de l'ordre de 40 ou 50 pour cent de leur budget...

Malgré toutes ses trouvailles et révélations, le livre de de Closets est moins à l'abri de reproches que le précédent. Pour être sûr de son effet, l'auteur a visé large : qu'il y ait situation absurde à la SEITA (Société monopolistique d'État pour les cigarettes... et allumettes, équivalent de la SAQ au Québec) découle de son statut étatique, le syndicat ne vient que se greffer là-dessus. Qu'il y ait blocage ici et là, le plus souvent, relève de la tradition étatique française, de la haine profonde du libéralisme et de la concurrence. Parfois aussi il met la loupe un peu trop près : de l'avis de tous les spécialistes, son chapitre sur le conseil national de la recherche scientifique (30 000 chercheurs salariés de l'État) généralise plus qu'abusivement à partir de cas minoritaires. Cette fois-ci, de Closets en a fait trop ou trop peu : d'un côté il a prétendu faire une analyse historique du phénomène syndical français, de l'autre citer des faits bruts. Mais les faits bruts ne veulent rien dire si on ne les compare pas (il y a beaucoup plus de grèves en France qu'en Allemagne, ou elles sont inexistantes, mais cinq fois moins de journées de grèves qu'au Canada...).

En plus il faut rendre justice à chacun : à l'histoire politique française, au rôle de l'État. Quand on fait les comptes, on conclut volontiers que, dans le tableau général français, les syndicats se conduisent plutôt mieux que les autres. Ils exagèrent côté service public ? En comparaison de ce qu'on a connu dans les hôpitaux au Québec, à la CTCUM en hiver, on trouvera que les syndicats français sont des modèles de modération et de douceur. Le livre de François de Closets ne fera pas dresser des cheveux sur le sort de la « pauvre France ». Il ferait plutôt réfléchir sur le syndicalisme au Québec et au Canada. En attendant une enquête du genre, sans trop de parti-pris ou d'idéologie. □

# Engouement pour le style des «fifties»

**E**dsel ou Cadillac, avec le boom économique s'enflent les ailerons de voiture. Entre la guerre de Corée et celle d'Algérie, l'Occident vit un âge d'innocence et de profusion.

Tout arrive en même temps : le formica et la télévision, le conformisme de McCarthy, la popote du baby boom et la libéralisation du sexe. En guépères



René Viau

et en balconnets plantureux, les hommes préfèrent les blondes : Rita Hayworth ou Marilyn Monroe. Brigitte Bardot dans *Et Dieu créa la femme* lance le bikini et le style « nature ». Au Québec, on se secoue petit à petit du cocon de l'Église et de Duplessis, tandis qu'Elaine Bédard accompagnée de son caniche et coiffée ou non de son chapeau à voilette devient notre *sex-symbol* national.

Dans les radios en bakélite tonitruue le rock and roll. Elvis, Bill Haley... tandis que les Platters ou le calypso de Belafonte susurrent dans les Wurlitzer chromés.

Gilbert Bécaud ; le mariage de Grace de Rainier ; Françoise Sagan ; l'existentialisme ; James Dean ; les premiers Boeing... Que d'images et d'évocations, de souvenirs et de sentiments, dont une pointe de dérision et une réelle fascination suscitent en nous ces années optimistes.

Aujourd'hui, les enfants du « baby boom », et leurs cadets, nés dans l'univers qui nous restitue ces images, tombent à nouveau sous le coup de leur séduction.

Les plus jeunes adoptent la coiffure « banane » et s'habillent comme Paul Anka. À Paris, la mode « preppies » — soit une imitation de l'habillement sage des collégiens américains de la fin des « fifties » — fait rage. On se précipite chez les antiquaires et les marchands de vêtements usagés à la recherche de l'accessoire typique. La mode, le mobilier — Memphis et le reste — s'en empare. On ressort Eddy Mitchel et Jerry



Cette Cadillac Eldorado Biarritz 1956 faisait rêver avec ses 305 chevaux. Elle était disponible en 23 coloris, dont quatre exclusifs à cette marque. photothèque LA PRESSE

Lee Lewis. Les boutiques offrant des gadgets aux couleurs de Coca-Cola ou de Marilyn Monroe font des affaires d'or.

Sur un fond de récession, ces années 50 en odeur de croissance sont devenues l'âge d'or de l'imaginaire social des années 80 !

Un peu partout à travers les grandes villes de l'Occident, boutiques et galeries spécialisées proposent à l'amateur la panoplie des « fifties ». À Paris, par exemple, une galerie spécialisée dans le volet « Art Ménager » expose et vend toutes sortes d'objets : du ventilateur au presse-citron en passant par les appareils ménagers — cuisinières et frigos aux carrosseries aérodynamiques, tous en état de marche pour un quotidien de nostalgie en fête. Télévisions sur socle semblant sorties tout droit d'une science-fiction de l'époque, luminaires aux inflations plastifiées, bibelots en forme de panthère noire en faïence... sont le lot à Montréal des antiquaires spécialisés dans ces années qui fourmillent, rue Saint-Denis et boulevard Saint-Laurent.

Cette époque de couleurs vives et d'innovations hardies qui fait aujourd'hui la joie des « branchés » ne va pas sans une réputation ambiguë. La nostal-

gie des fifties repose encore pour beaucoup justement sur un certain côté tapageur, un parfum rigolo de mauvais goût sans complexe, trop longtemps lié à la réputation de ces objets toniques et plaisants mais dénués, croit-on à tort, de toute volonté esthétique.

À la suite d'une première vague où on achetait tout ce qui est 50 sans discernement, la production de ces années est en voie d'être réhabilitée. Fini le gadget ! Tranquillement, on commence à discerner ce qui vaut la peine d'être reconnu, séparant l'ivraie du bon grain. C'est à ces objets que s'intéressent des musées comme celui de Zurich ou le Musée des Arts décoratifs de Montréal qui a acheté des chaises prestigieuses de Charles Eames ou cette banquette fameuse aux éléments en pastilles de Georges Nelson, faisant de cette époque une spécialité.

À Versailles, en France, l'été dernier une table de Charlotte Perriand se vendait au-delà de \$25 000. Consacré aux enchères, le style 50 l'a été aussi par des expositions ultra-documentées dont *Intérieur 50* à Bruxelles en octobre 83. Et par des livres, notamment l'essai volumineux d'Anne Bony aux

éditions Regard, qui constitue la bible du sujet.

Âge de l'innovation, les années 50 en design se caractérisent par le rejet des matériaux traditionnels devenus trop chers. On se tourne vers les matériaux neufs : plastique, aluminium, panneaux de bois façonnés à chaud. Marqué par le Bauhaus, ce style clame qu'habiter doit devenir un art — un art sans frontières où les grands créateurs internationaux se rencontrent dans un même esprit. Rigueur et esthétique ne banissent pourtant pas la fantaisie. On veut aussi distraire. Le quotidien fait place à l'humour.

Mais qui sont ces nouveaux maîtres d'une époque qui commande des prix élevés et est en passe de devenir une valeur sûre sur le marché de l'art ?

Certains, comme Ettore Sottsass à Milan, dessinent encore. Ce dernier illustre au sein du groupe Memphis, qui s'inspire justement de la caverne d'Alibaba des fifties. On s'assoit aussi bien aujourd'hui sur son siège, alors inédit, de 1950 devenu depuis l'ancêtre du traditionnel fauteuil de bureau pivotant à roulettes. Les objets de Charles Eames, dont ces sièges en treillis de métal édités par Florence Knoll qui a aussi popularisé des chaises dans le même esprit de Bertola, sont

toujours en production. Les Scandinaves dont Jacobsen, Aalto, Wirkkala et leur traitement du bois ou leurs fauteuils « mousses » ou « scoubidou » nous étonnent encore. La production de ce qui était alors des petits ateliers se transformant en unités industrielles telles que Cassina, Tecno ou Hansen reste remarquable.

Un créateur génial et polyvalent, Carlo Molino, dont l'invention a un ressort protéiforme dans ses meubles et ses délicieuses tables « rognons », est aussi très coté. Les luminaires d'Arteluce en Italie, les verreries de Kosta ou de Venini dont les célèbres vases « mouchoirs » au col plissé, l'argenterie de cette époque de Jensen ou de Christofle sont aussi en passe de devenir des classiques. Les objets de Raymond Loewy, français et immigré aux États-Unis et qui partait du principe que « la laideur se vend mal », sont légendaires.

Donnant le ton de toute une époque, ces maîtres nous enseignent à ne pas dénigrer un quotidien ailleurs moins luxueux mais souvent tout aussi inventif. Loin d'être mort, le style 50, au dire d'Anne Bony, auteur d'un ouvrage clef sur le sujet, reste « l'une des périodes les plus exaltantes du siècle ». □

# Lorsque le château fondra, il restera la villa Bagatelle

**L**a villa Bagatelle connaît de nouveau une période de gloire après avoir subi durement les intempéries et échappé de justesse à la démolition.

**HÉLÈNE GUY**

Construite au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par Henry Atkinson, elle témoigne d'une époque où les riches commerçants s'approprièrent les banlieues de Québec afin de profiter pleinement de la nature. C'est ainsi que furent créés d'immenses domaines s'étendant de Sillery à Cap-Rouge et que furent construites bon nombre de villas telles que Spencer Wood, Spencer Grange et Bagatelle, appelée alors Spencer Cottage.

L'architecture de Bagatelle, de type néo-gothique, s'intègre parfaitement à l'environnement. Ses « bay-windows », fragiles frontières entre le dehors et le dedans, donnent accès au typique jardin anglais où se côtoient plus de deux cents espèces de plantes exotiques.

Vers 1980, Bagatelle cesse d'être habitée et tombe littéralement en ruine. Les enfants du quartier parlent de maison hantée ou de maison fantôme et certains d'entre eux affirment même y avoir aperçu quelques sacs de couchage envahis par les rats!

Les tristes années de pillage commencent donc et c'est ainsi que Bagatelle fut dépouillée de ses atours par tout un chacun... Fin de l'histoire? Démolition, vente du terrain, constructions domiciliaires. Eh bien non! En décembre 1983, la ville de Sillery acquiert la villa Bagatelle et la confie à la fondation du même nom afin d'assurer sa conservation et sa restauration et d'en faire un centre d'exposition et d'animation culturelle.

## La châtelaine de Bagatelle

Alors qu'il ne restait que les planchers, les murs et les plafonds de la villa, déjà, Andrée Dorion, appuyée par Margaret Delisle, l'actuelle maire de Sillery, défendait son projet. Présidente de la fondation qu'elle a elle-même mise sur pied, elle a su frapper aux bonnes portes et afficher clairement ses couleurs. « Tous ceux qui connaissent Bagatelle rêvaient d'y habiter! » dit-elle avec fierté. Non seulement elle a su combler le désir de ces éventuels propriétaires mais en a-t-elle élargi le cercle! Grâce à cette femme d'affaires incontestée, les gens de Sillery et le grand public ont



photos Jacques Breton

## Que la glace vive!

Souhait bien légitime pour les 250 enfants qui ont, à force de bras et d'imagination, érigé le château Bagatelle dont les 1250 blocs de glace furent moulés dans autant de cartons de deux litres de lait à -20 C. Que la glace vive! C'est aussi le thème de l'exposi-

tion sur les architectures éphémères se déroulant à la villa Bagatelle, cette célèbre maison hantée de Sillery (Québec) métamorphosée depuis peu en un musée bien particulier...

de nouveau accès à Bagatelle depuis juin 1985.

Armée d'une volonté inébranlable et d'une capacité de travail extraordinaire, Andrée Dorion, maintenant directrice, résout embûche après embûche à l'âge où d'autres songent au calme de la prérétraité!

La villa Bagatelle, c'est un peu la propre maison d'Andrée Dorion. Elle en est incontestablement l'hôtesse... Afin d'accueillir convenablement ses invités, elle a d'abord mis en valeur Bagatelle en restaurant la villa selon les plans d'origine,

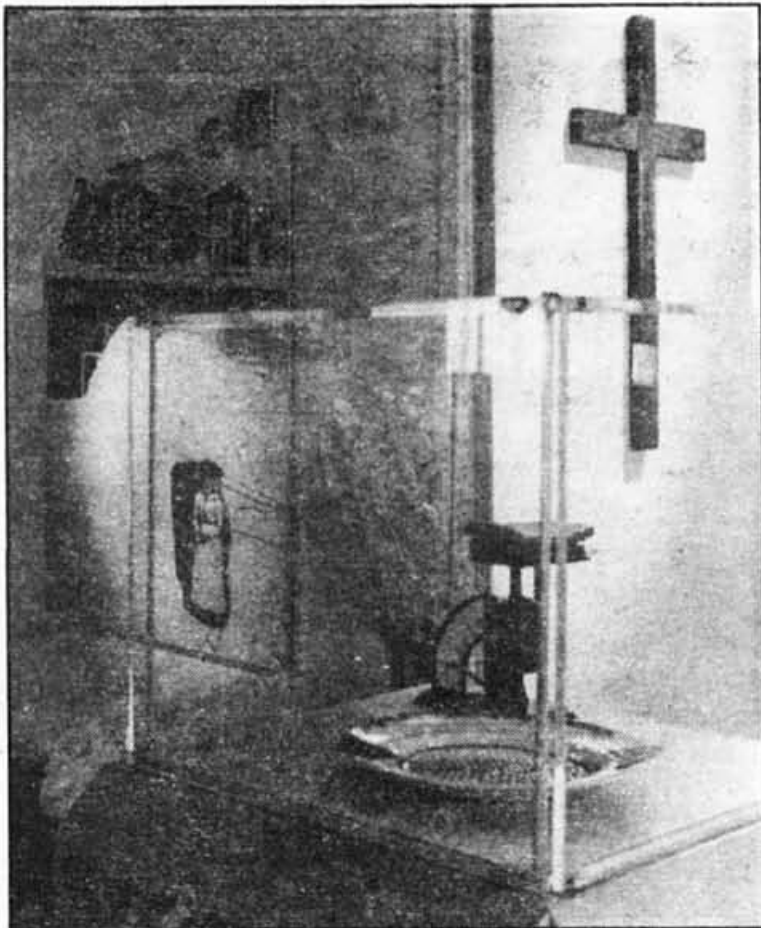
en réaménageant le jardin anglais et en constituant l'histoire des lieux. Une fois ces travaux complétés, elle a préparé la première exposition en s'entourant de spécialistes et de bénévoles stimulés par la tournure des événements. C'est ainsi qu'un véritable domaine est né de la volonté d'une femme qui a osé croire en l'impossible et qui y croit encore!

Alors que les salles d'exposition s'adressent la plupart du temps à des adultes initiés ou à des enfants sages accompagnés de leurs parents, Andrée Do-

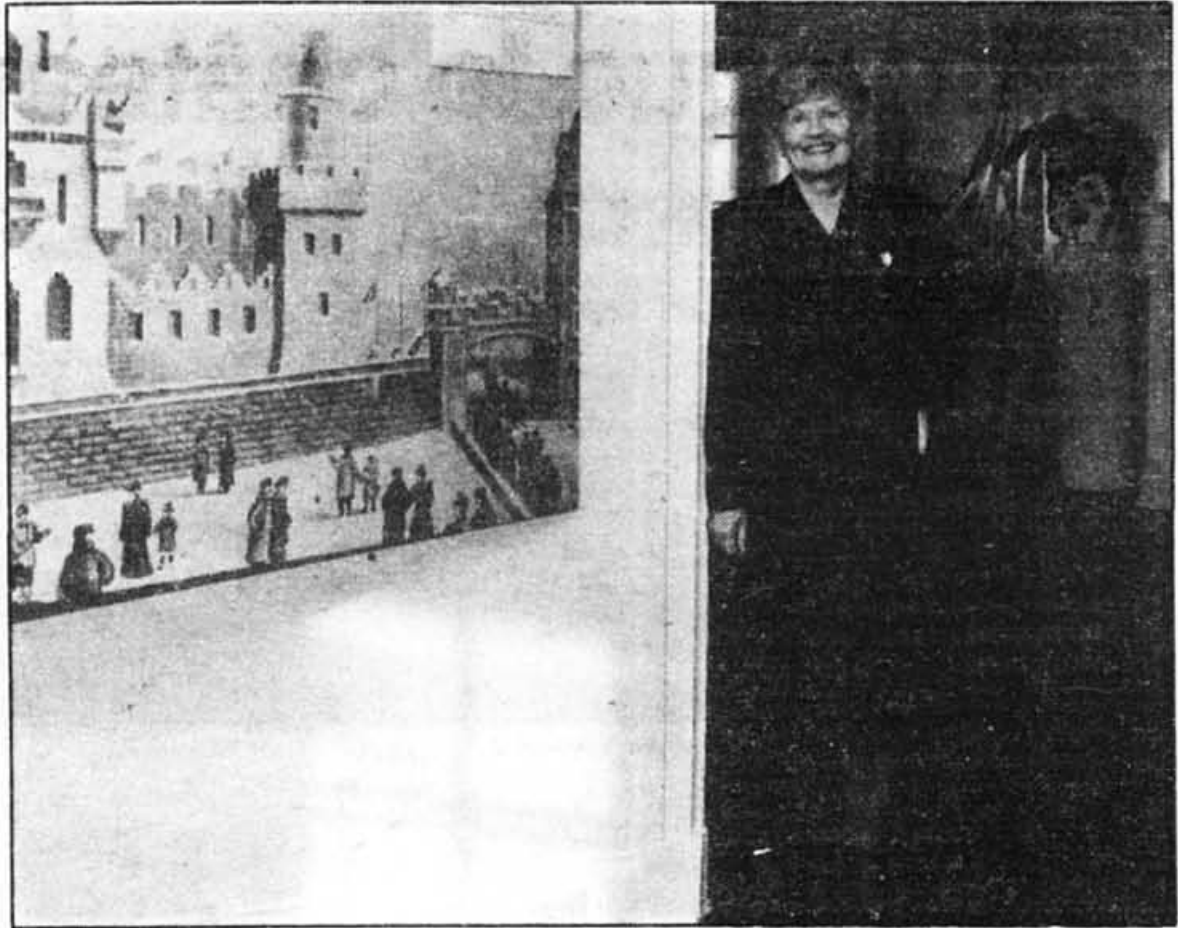
riion démontre qu'à Bagatelle, c'est différent. A preuve, elle a invité des enfants de maternelle lors d'une exposition de poupées. Aucune casse, du plaisir à souhait. Encore? Les petits artisans du château de glace ont participé à la conférence de presse. Ils ont discuté avec les journalistes et les photographes... quelle fierté! Andrée Dorion a saisi que Bagatelle était fréquentée par les enfants et que la meilleure façon de les aborder était bien sûr de les intégrer à la vie de Bagatelle.

Il en fut de même pour les bé-

névoles qui assistent Andrée Dorion avec cette gratuité propre aux gens qui ont développé de l'appartenance à un milieu. Elles sont une vingtaine divisées en sous-groupes qui prennent en charge la salle d'exposition, qui aménagent une bibliothèque à la mémoire de sir James MacPherson LeMoine, ornithologue, botaniste, historien et écrivain, qui organisent les réceptions lors d'événements spéciaux, qui développent des programmes d'animation pour



Une partie de l'exposition de la villa Bagatelle.



Celle qu'on appelle la châtelaine de la villa, Andrée Dorion, et qui est la principale responsable de la restauration.

→ les aînés, les familles et les groupes, qui offrent des conférences et des voyages et qui effectuent toutes sortes de tâches reliées à la bonne marche d'un tel lieu. Ces bénévoles, qui ont un jour rêvé d'habiter Bagatelle, s'y retrouvent chez elles. Andrée Dorion a rapidement saisi que ces dames allaient devenir ses meilleures alliées dans la mesure où elles auraient la possibilité de personnaliser Bagatelle.

Le conseil d'administration de Bagatelle participe lui aussi à ce mouvement. Fort de l'implication accrue des Amis de la fondation Bagatelle inc., il n'a de cesse de tenter d'outiller Bagatelle qui a des besoins croissants puisque ce « musée bien particulier » étend de plus en plus ses ramifications au sein de la population.

Puisque la villa est maintenant restaurée et que le « gros du travail » semble effectué, Andrée Dorion aurait pu reprendre son souffle et profiter de l'accalmie de l'hiver...

« Le givre aura sa place côté jardin... » C'est ainsi qu'Andrée Dorion décida d'appeler Gaby Laroche, directeur d'école, question de sonder le terrain. La châtelaine de Bagatelle n'avait alors qu'une villa!

### Le château Bagatelle

Gaby Laroche, directeur des écoles Saint-Charles-Garnier et Du Buisson, a donné à Andrée Dorion, peu avant Noël, son accord de principe au projet conjoint de construction d'un château de glace à la villa Bagatelle.

Le 6 janvier, dès l'ouverture des classes, Andrée Dorion rappelle Gaby Laroche et réitère sa demande. Celui-ci accepte de

s'impliquer dans ce projet hasardeux mais qui valait la peine d'être tenté, selon lui. Quant à Andrée Dorion, elle y croyait dur comme glace, à son château!

Premier obstacle : le château Bagatelle devait être terminé pour le 15 janvier, 9 jours plus tard donc, puisque les médias et le bonhomme Carnaval étaient invités à la conférence de presse soulignant l'ouverture de la troisième exposition de Bagatelle, « Que la glace vive! Architectures éphémères... ». De plus, les Amis de la fondation Bagatelle étaient conviés au vernissage en soirée.

Deuxième obstacle : l'achat des blocs de glace atteignant des coûts exorbitants, Andrée Dorion eut l'idée de les fabriquer en déversant 2500 litres d'eau dans 1250 cartons de lait : donc, il fallait rapidement rassembler tous ces contenants.

Troisième obstacle : compte tenu de l'espace occupé par 1250 cartons de lait, l'eau devait nécessairement se changer en glace à l'extérieur malgré les variations subites de température que nous connaissons au Québec depuis quelques années.

Quatrième obstacle : les animateurs de Bagatelle habilités à travailler avec les enfants n'étaient que trois et à temps partiel en plus!

Cinquième obstacle : démobiliser 250 enfants de 8 à 12 ans répartis dans deux écoles en deux temps, trois mouvements, cela demandait une collaboration et une concertation exceptionnelles.

Sixième obstacle : le travail de chantier devait être coordonné de façon à ce que le château, soit construit selon les plans de l'architecte par les 3

animateurs, les 250 enfants groupés par classes, le spécialiste du travail de la glace et qui d'autre!

Septième obstacle : il fallait trouver des mâts et des fanions dignes du château Bagatelle de même que la clef à offrir au bonhomme Carnaval sous le regard amusé et satisfait de la châtelaine!

À l'étonnement de tous, le château Bagatelle fut prêt à temps et fut inauguré comme prévu.

Les enfants qui ont participé à cet événement sont très satisfaits. Ils connaissaient tous Bagatelle, cette « maison fantôme » devenue lieu d'animation.

En effet, dès l'automne 1985, une classe d'enfants de troisième année provenant de l'école Saint-Charles-Garnier, avait passé l'avant-midi à Bagatelle. Elle avait été reçue par des animateurs qui en étaient encore à leurs premières armes.

Trois activités étaient offertes aux enfants : jardin et oiseaux, villa et exposition de poupées ainsi qu'un quizz synthèse. Les enfants, fiers d'être les cobayes de ce programme, avaient transmis leur évaluation. Aussitôt, le directeur effectua des réservations pour dix-sept autres classes. L'expérience a fait bouillir de neige depuis en débordant du cadre géographique de Sillery. L'accueil de groupes scolaires se poursuit donc et les activités, de sciences naturelles, culturelles et historiques, varient selon les saisons et les thèmes des expositions.

Gaby Laroche, directeur d'école, évalue positivement les expériences qu'ont vécues les enfants à la villa Bagatelle et particulièrement celle qui a trait au château de glace. Selon lui, les activités de Bagatelle se

conjuguent harmonieusement avec le programme académique. La participation des enfants à des projets collectifs d'envergure développe leur appartenance à un milieu et permet de lutter efficacement contre le vandalisme. « Le château va fondre avant d'être détruit... » La collaboration entre les enfants et les gens de Bagatelle permet aux enfants de s'impliquer dans un milieu plutôt que de n'être que des consommateurs de services.

Gaby Laroche, satisfait de la collaboration existant entre ses écoles et Bagatelle, projette d'inviter à son tour Andrée Dorion et les animateurs de Bagatelle à ses propres fêtes d'hiver!

### Le bonhomme Carnaval, hôte du château Bagatelle

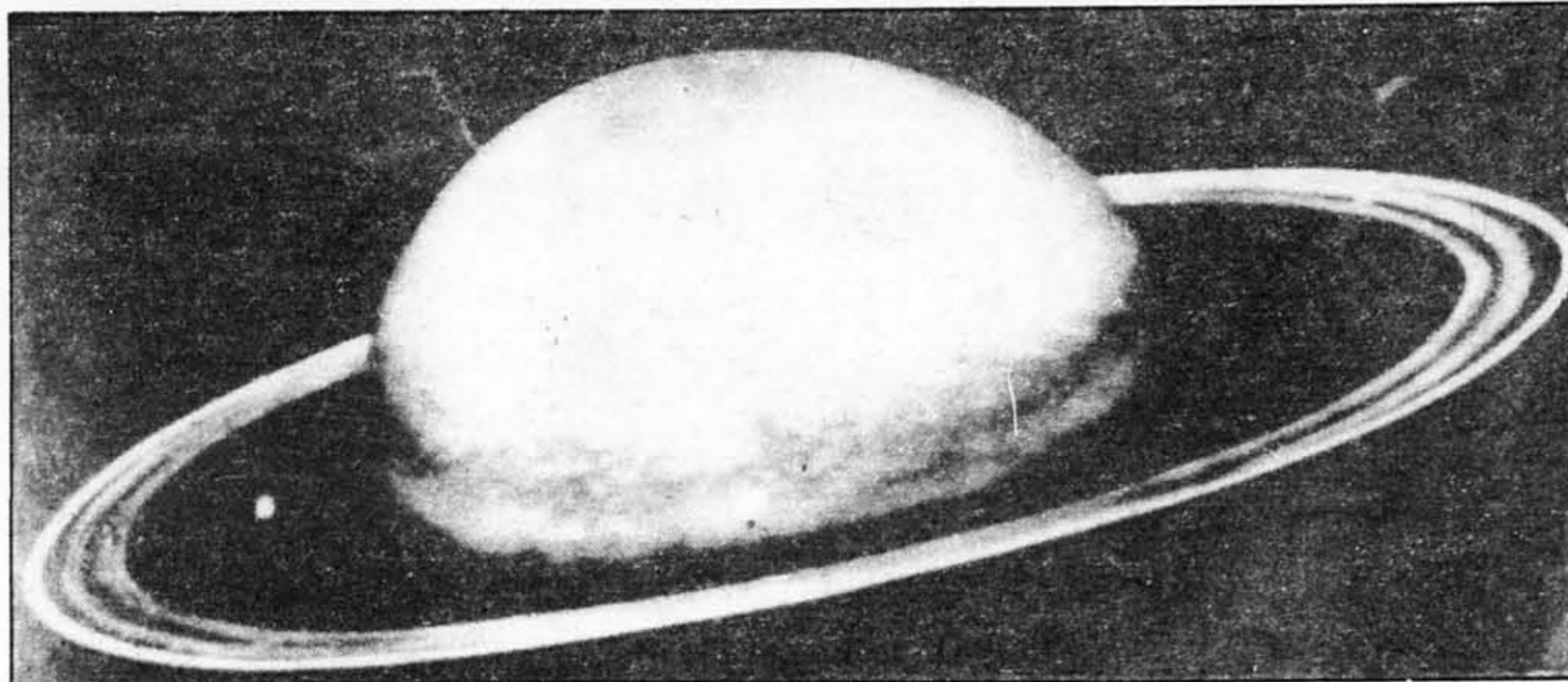
La journée du 15 janvier va demeurer gravée dans la mémoire des enfants de sixième année de l'école Saint-Charles-Garnier qui ont remis avec fierté et dignité la clef du château Bagatelle au bonhomme Carnaval lui-même! Ils se souviendront aussi de l'invitation d'Andrée Dorion à entrer dans la villa avec le bonhomme Carnaval pour la conférence de presse... Les animateurs de Bagatelle n'oublieront pas non plus les dernières journées de travail effectuées à -20° C ni du temps de pluie qui a suivi l'événement. Malgré cela, le château Bagatelle survivra tant que durera l'hiver, quitte à être restauré lui aussi!

Bien que les architectures de glace soient par définition éphémères, tous les Québécois souhaitent qu'elles se perpétuent à travers l'histoire. C'est

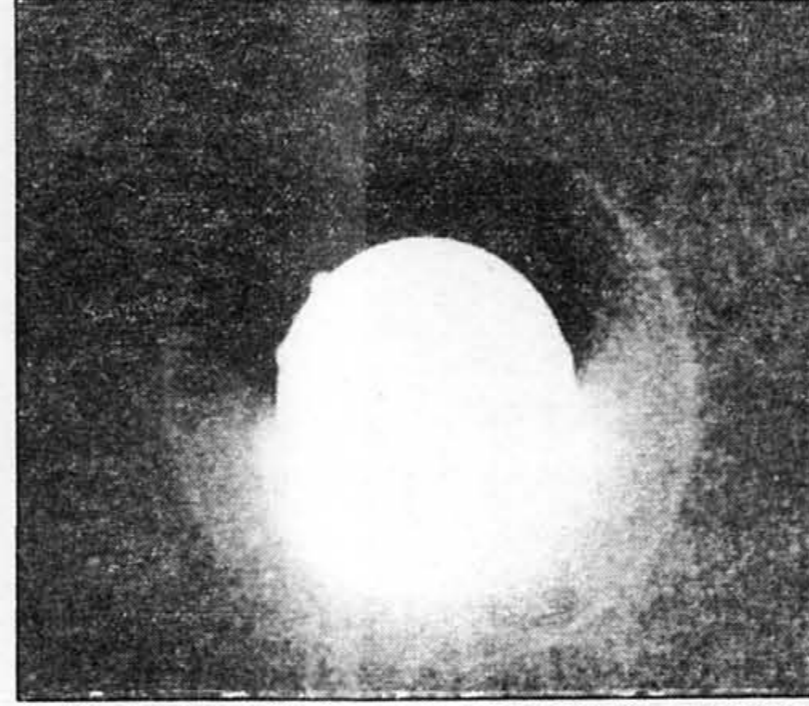
sans doute pour cela qu'Andrée Dorion, bachelière en histoire de l'art, a choisi cette thématique pour son exposition hivernale. Quatre sujets y sont traités : le palais de glace, le cortège des compétitions sportives, le carnaval et le carême. En pénétrant dans la salle d'exposition, une impression d'hiver se dégage non seulement des photos, objets et gravures, mais aussi de la nudité de l'endroit... les plantes exotiques n'y sont plus. Cette exposition incite les visiteurs à entrer de plain-pied dans la tradition et révèle aux enfants quelques traits d'une époque qu'ils ne connaissent pas : pensons seulement au poisson du vendredi! Malgré cette apparente austérité, le sens de la fête de même que le « goût de la féerie, du fantastique et de l'éphémère » y sont fort bien illustrés.

Le carnaval de Québec n'a plus besoin de publicité pour attirer des foules. Dans une atmosphère de fête tantôt familiale, tantôt entre adultes, chacun compose son séjour selon ses envies. La villa Bagatelle, intégrée maintenant au réseau des lieux à visiter, recevra sans doute bien des gens. Elle offre l'avantage d'accueillir toute la famille dans sa salle d'exposition et permet même aux parents de s'attarder pendant que les enfants s'amuse au château de glace. Qui sait, l'un des artisans y sera peut-être... il vous entraînera sans doute dans l'univers magique des constructions éphémères, des maisons hantées et des villas fantômes!

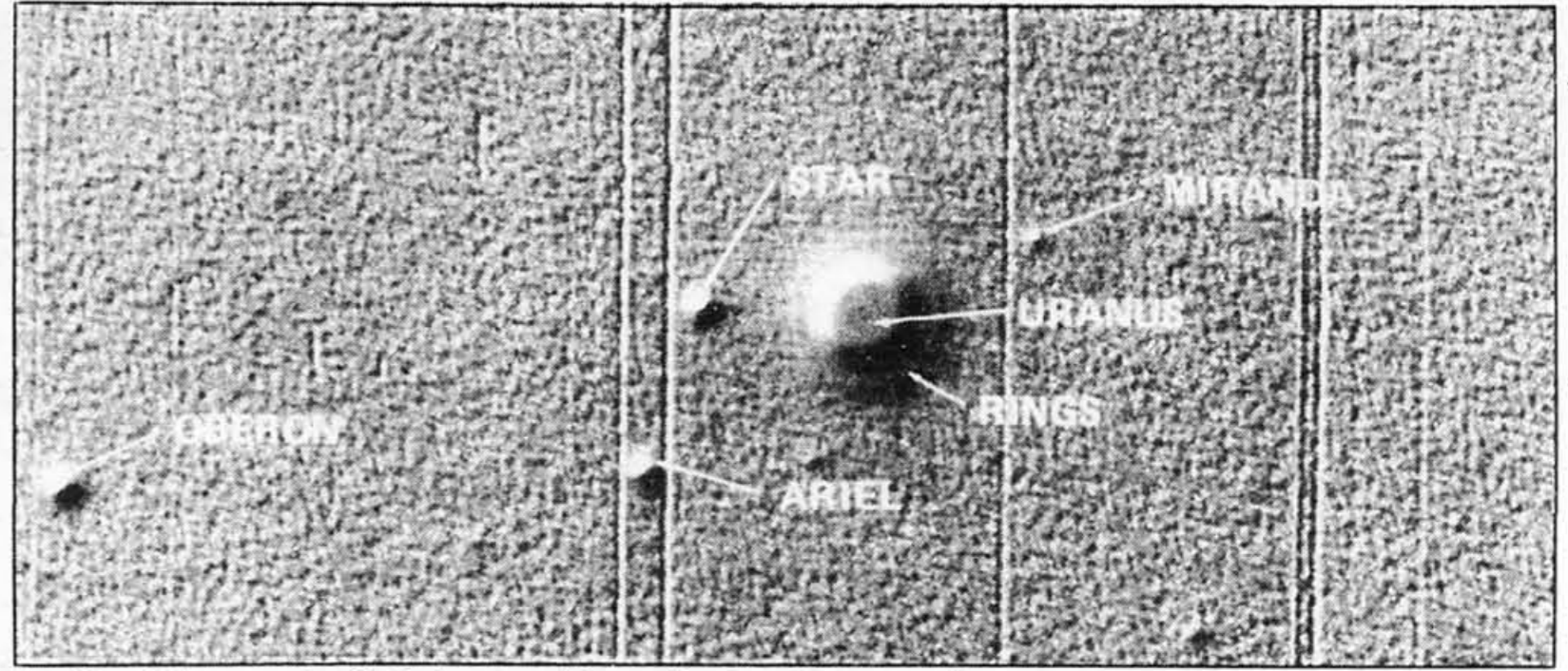
Bagatelle est née du rêve de sa châtelaine... celui-ci s'est sans doute concrétisé parce que depuis toujours, Bagatelle appartenait aux gens de Sillery. □



Voici un dessin de ce que pourrait découvrir Voyager-2.



Le 28 décembre 1985, Voyager-2 faisait parvenir cette photo d'Uranus.



En octobre 1984, une caméra électronique captait la première photo des anneaux d'Uranus.

# URANUS

## Voyager-2 survole l'étrange planète

La sonde spatiale américaine Voyager-2 est passée hier à cent mille kilomètres d'Uranus. C'est la première fois que nous étudions de si près la septième planète du système solaire, découvrant son cortège de satellites naturels ainsi que ses anneaux. C'est extraordinaire ! Songez qu'il y a à peine une semaine, nous ignorions virtuellement tout du monde uranusien car il gravite si loin de nous qu'on ne peut le voir à l'œil nu. (Même à l'aide de nos plus puissants télescopes, nous ne décelons rien de sa surface.)

même avec beaucoup d'enthousiasme — que nous découvrons au fil des derniers jours Uranus et ses satellites. (Prenez note, cependant, qu'à l'heure où ces lignes sont écrites, Voyager-2 était encore à une semaine de sa rencontre historique.)



Claude Lafleur

Cette planète gravite autour du Soleil à trois milliards de kilomètres, soit à une distance dix-neuf fois plus grande que celle qui nous sépare de notre étoile. Elle reçoit en conséquence 370 fois moins de lumière du Soleil que la Terre. C'est pourquoi les photographies recueillies par Voyager-2 font ressortir beaucoup moins d'éclat que celles de Jupiter et Saturne prises par la même sonde il y a quelques années. En fait, les images d'Uranus vont être traitées par ordinateur afin d'en faire ressortir tous les détails.

Nous savons qu'Uranus est un étrange monde. Alors que d'ordinaire, les planètes orbitent autour du Soleil en tournant à la manière de toupies, Uranus décrit sa révolution en roulant sur le côté — tel un baril. Les scientifiques ne s'expliquent pas les raisons de cette curieuse orientation. Uranus aurait-elle été frappée de plein fouet par un autre astre, perdant ainsi l'équilibre ?

Les précédents survols de Jupiter (en 1979) et Saturne (en 1980 et 1981) par les sondes Voyager-1 et 2 nous avaient enseigné que les planètes lointaines recèlent de nombreuses surprises. C'est donc sans étonnement — et

Ainsi, au cours des 84 années que dure une orbite, Uranus expose directement au Soleil l'un de ses pôles puis, 42 ans plus tard, l'autre hémisphère. En ce moment, c'est le pôle sud uranusien qui pointe directement vers

le Soleil. Cela implique que, depuis une dizaine d'années, tout l'hémisphère nord se trouve complètement dans l'obscurité, provoquant un hiver plus que sibérien (et qui durera encore toute une décennie!). Les conséquences climatiques sont tellement différentes des nôtres que l'on imagine difficilement les longues saisons uranusiennes.

Cette planète est un monde gazeux d'environ 51 000 kilomètres de diamètre (nous ignorons pour l'instant sa dimension exacte). Malgré sa taille, 64 fois celle de la Terre, elle ne pèse que quatorze fois plus. Cela implique qu'elle n'est qu'une immense boule de gaz (principalement de l'hydrogène et de l'hélium) qui ne renferme aucune matière lourde (roches). Cette planète est en fait constituée des mêmes matériaux que Jupiter — la géante du système solaire — étant, toutefois, vingt fois plus petite. Uranus pourrait d'ailleurs n'être qu'une réplique de Jupiter à laquelle on aurait enlevé une bonne partie de l'enveloppe gazeuse. Ainsi, étudier Uranus reviendrait à contempler l'intérieur de Jupiter. Sur Uranus, des océans de méthane liquide formeraient un étrange monde où le mercure ne dépasserait jamais les -200 degrés Celsius...

Uranus semble être la jumelle de Neptune, la huitième planète du système solaire, encore moins

bien connue puisque plus éloignée de nous.

### Une nouvelle famille de lunes

Depuis la Terre, nous n'apercevons que cinq satellites naturels orbitant Uranus. Mais, même dans nos plus puissants télescopes, ils ne se distinguent des étoiles lointaines qu'uniquement parce qu'ils tournent autour de la planète en quelques jours. Ces cinq lunes furent découvertes au cours des deux derniers siècles et reçurent des noms extraits des oeuvres de William Shakespeare (Miranda, Ariel, Umbriel, Titania et Oberon). Les quatre plus grosses ont des diamètres d'environ 1 500 kilomètres, ce qui se compare à peine à la demie de notre Lune.

Peu avant le passage de la sonde américaine, l'on s'attendait à découvrir une bonne quinzaine de lunes (sans compter les milliards de roches qui forment les anneaux). Ces nouveaux satellites naturels portent provisoirement des numéros ; ainsi « 1985 U 1 » identifie la 1<sup>re</sup> lune d'Uranus découverte par Voyager-2 en décembre 1985 (les autres s'immatriculent « 1986 U 1 », « 1986 U 2 », etc.). Dans quelques années, les spécialistes de l'Union Astronomique Internationale procéderont au baptême de chacune d'elles.

Comme tout « ce beau monde » tourne autour de l'équateur uranusien, il subit le même genre de saisons extrêmes qui règnent à la surface de la planète. De quoi est-il fait ? Depuis la Terre, nous avons remarqué que le sol des cinq lunes était trois fois plus sombre que la normale. Mais, faute de plus de renseignements, il nous était impossible de dire si elles sont principalement constituées de roc mélangé à de la glace d'eau ou à de la glace de méthane.

### Une seconde planète à posséder des anneaux

Durant des millénaires, Saturne demeura le joyau du système solaire, étant la seule auréole d'un cortège de micros satellites formant de majestueux anneaux. Ceux-ci, d'apparence rigide, se composent d'innombrables boules d'eau glacée, dont la taille varie du millimètre à quelques mètres. Depuis la Terre, nous observons seulement trois anneaux saturniens. Mais quel ne fut pas notre étonnement lorsque les sondes Voyager nous firent découvrir que ces anneaux étaient de fait constitués par des milliers d'annelets ; l'anneau ressemble ainsi davantage aux sillons d'un disque de musique.

Ce n'est qu'au printemps de 1977 que des astronomes découvrirent une seconde série d'an-

neaux entourant, cette fois, la planète Uranus. Ceux-ci apparaissent, pourrait-on dire, à l'opposé des anneaux de Saturne. En effet, alors que ces derniers sont massifs et ne comprennent que de très petites séparations de vide, ceux d'Uranus consistent essentiellement en de minces filets de débris largement séparés par du vide. Depuis la Terre, nous avons détecté la présence de neuf anneaux très minces qui, à une exception près, n'avaient guère plus de dix kilomètres de largeur (par comparaison, ceux de Saturne s'étendent presque continuellement sur des dizaines de milliers de kilomètres). De plus, nos observations semblent indiquer que les anneaux uranusien seraient ovales, et non circulaires comme l'on s'y attendrait normalement.

Ces anneaux demeurent quasiment invisibles parce que les particules les formant sont relativement peu nombreuses et de teintes foncées. Il s'ensuit donc que la lumière en provenance du lointain Soleil les traverse sans être pratiquement réfléti, alors que seulement quelques particules bloquent ces rayons. (Pour réussir à les distinguer clairement, il aura fallu que les caméras de Voyager prennent de longs temps de pose et qu'ensuite des ordinateurs de la NASA traitent ces images afin d'amplifier fortement les contrastes.)

En 1979, lors de son passage au large de Jupiter, la sonde Voyager-1 mit au jour — et sans que l'on s'y attende — un mince anneau autour de cette planète. Celui-ci est si tenu qu'il est, lui aussi, invisible de la Terre. Pour ajouter au mystère, il semble que cet anneau s'étendrait jusqu'aux franges supérieures de l'atmosphère jovienne. Les scientifiques s'expliquent mal l'origine de cette formation et de quelle façon elle se maintient si près de Jupiter.

Nos théories concernant les étranges structures cosmiques que sont les anneaux planétaires se sont avérées incapables d'expliquer nos observations. On imaginait naguère que seul Saturne possédait quelques anneaux simples mais, force est de constater qu'ils abondent sous une diversité étonnante. Cependant, contrairement à ce que l'on peut parfois lire, aucun des anneaux « ne défie les lois de la physique universelle », mais leur complexité dépasse notre compréhension.

Actuellement, nous cherchons à repérer une quatrième série d'anneaux autour de Neptune. C'est d'ailleurs le rendez-vous de Voyager-2 qui, après son passage au large d'Uranus, arrivera à Neptune le 24 août 1989. Après, la sonde américaine voyagera à jamais dans l'espace interstellaire.

## Explorer pour comprendre nos origines

L'étude des planètes est importante parce qu'elle nous donne une bonne idée de la variété des mondes qui nous entourent. Par chance, notre système solaire offre un échantillonnage remarquable : depuis une vingtaine d'années, les sondes spatiales nous ont montré sept planètes (dont la Terre), une quarantaine de satellites naturels et quelques anneaux entourant certains astres.

De la même manière que l'échantillonnage d'une population nous permet de mieux définir et comprendre une société et ses individus, nous pourrions reconstituer les familles du système solaire dès l'instant où nous aurons rassemblé un nombre suffisant de cas. Cela nous permettra alors de dégager les traits communs à toutes les planètes, de distinguer certains groupes, et de décrire les caractéristiques de chacune d'elles. Dans leurs recherches, les astrogéologues considèrent donc chaque astre en lui-même, puis en tant que membre du système solaire. L'objectif majeur de toutes ces études étant de comprendre l'évolution de la Terre et de situer nos origines.

Nous considérons que le système solaire comporte deux types de planètes : celles qui ressemblent à la Terre et celles, largement constituées de gaz, telles que Jupiter.

Le premier groupe comprend quatre astres ; Mercure, Vénus, la Terre et Mars. Ces planètes orbitent près du Soleil (à moins de 300 millions de kilomètres) et sont de dimensions relativement petites (diamètre variant entre cinq et treize mille kilomètres). Elles occupent une région du système solaire où dominent les matériaux lourds (qui formeront la roche) imprégnés d'importantes quantités d'eau. Ces quatre planètes possèdent pas ou peu de satellites naturels (la Terre à sa Lune et Mars son duo Phobos et Deimos). Ces satellites semblent, eux-aussi, largement composés de roches.

En dépit de ces points communs, chaque astre diffère largement des autres. Ainsi Vénus, naguère considérée comme la jumelle de la Terre, s'est révélée un véritable enfer, alors que notre autre voisine — la planète rouge — n'est qu'un grand désert de rouille où n'habite aucun martien. Quant à Mercure, orbitant très près du Soleil, c'est une copie conforme de notre Lune ; aucune atmosphère, ni eau, ni vie.

Le second groupe de planètes se trouve nettement plus éloigné du Soleil (entre 750 millions et 4,5 milliards de kilomètres), il se compose de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de Neptune. Ensemble, elles totalisent plus de 90 p. cent de la matière formant les astres du système solaire.

Jupiter domine ce regroupement ; sa taille est telle qu'elle pourrait contenir 1400 fois notre Terre.

Cette planète est en fait une immense boule de gaz — principalement de l'hydrogène et de l'hélium, ainsi qu'un peu de méthane, d'eau et d'ammoniac. Or, cette composition, c'est celle du Soleil ! De fait, Jupiter est une étoile ratée car, si elle avait été un peu plus massive, elle se serait enflammée, devenant notre second soleil. Jupiter imite d'ailleurs encore plus notre étoile puisqu'elle est escortée d'un véritable mini-système solaire — composé d'au moins seize lunes et d'un anneau.

Les trois autres membres du groupe, bien que plus petites que la reine jovienne, sont également entièrement constitués d'une épaisse atmosphère d'hydrogène et d'hélium. Elles ont également chacune tout un cortège de lunes (Saturne en a au moins dix-sept). Fait important, à la distance où orbitent ces planètes, l'eau se retrouve sous forme de glace, devenant alors un matériau de structure. Ainsi, roc et glace s'amalgament pour former une bonne partie des lunes tant de Jupiter que de Saturne. Ces lunes constituent une étonnante collection de mondes originaux : on y retrouve de gros cailloux déformés ou des boules de glaces ponctuées de cratères. L'une d'elles est couverte de volcans en éruption d'où émane du soufre de couleur orange. Finalement, la plus grosse du groupe — presque la taille de la planète Mars — est enveloppée d'une atmosphère brumée.

Au fur et à mesure que nous nous éloignons du Soleil, le méthane — combinaison d'hydrogène et de carbone — joue un important rôle dans la constitution des satellites. Le méthane est fort répandu à travers l'univers, il est presque aussi abondant que l'eau. Cependant, pour être conservé à l'état solide, ce composé exige des températures beaucoup plus basses que celles de l'eau. De telles températures se rencontrent couramment à plus grande distance du Soleil. Le domaine de Saturne se situe, en quelque sorte, à la frontière d'une troisième zone — très froide — où le méthane se solidifie. Voilà d'ailleurs l'un des grands intérêts de la mission de Voyager-2 : explorer les planètes Uranus et Neptune où le méthane pourrait constituer une bonne portion des satellites naturels.

Et Pluton dans tout ça ? C'est le mouton noir de la famille. Cette planète est en effet étrangère au groupe des géantes gazeuses puisque plus petite que notre Lune. Pluton ne possède qu'un seul satellite naturel. Celui-ci, nommé Charon, est sensiblement de la même taille que Pluton, de sorte que ces deux astres tournent l'un autour de l'autre. Malheureusement, cet étrange duo gardera encore longtemps ses secrets puisque, à six milliards de kilomètres du Soleil, il est hors de portée de nos sondes spatiales.

C. L.

# Le Mont-Royal: symbole d'une vision plus humaine de la ville

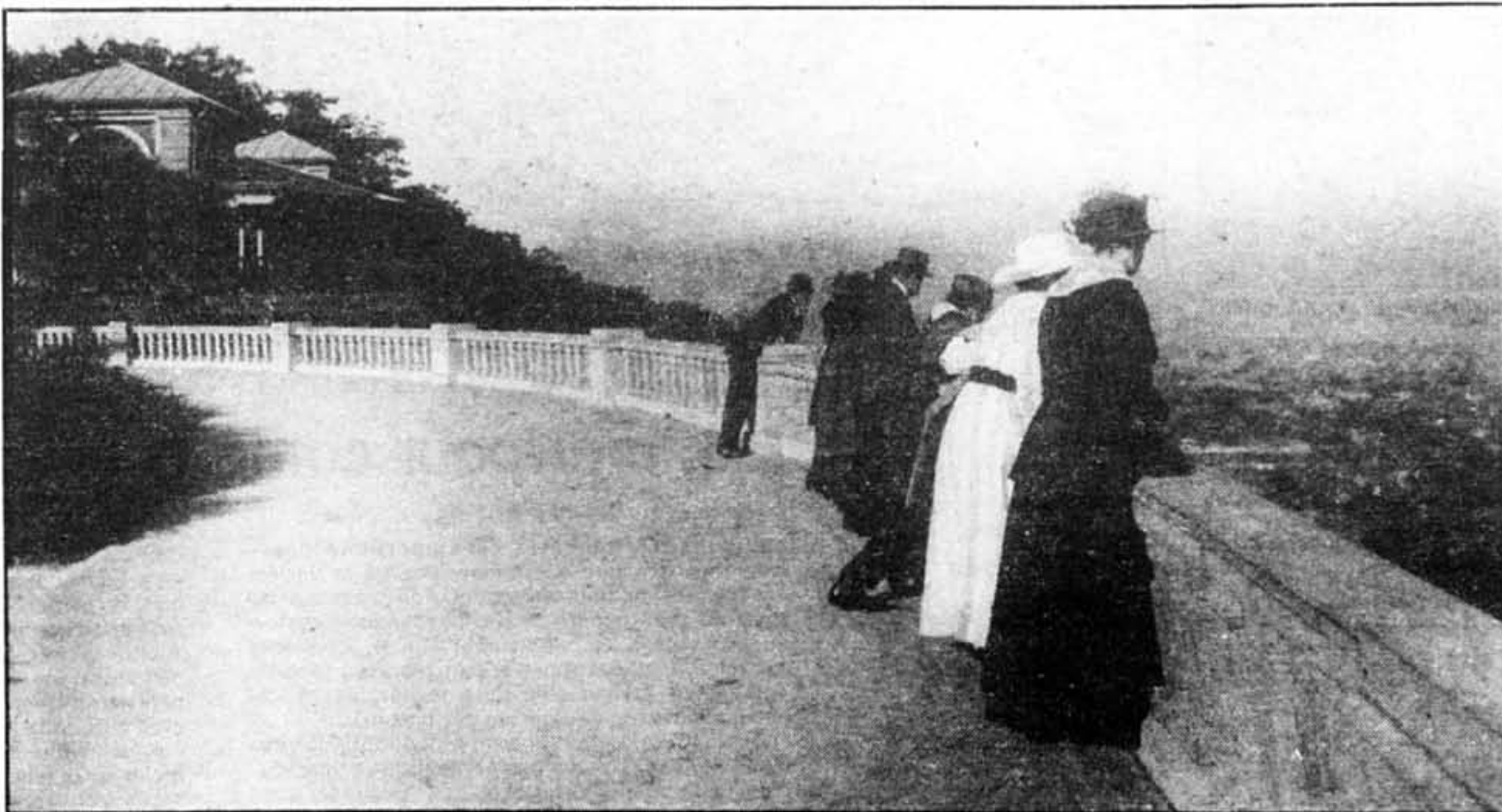
**L**es Montréalais sont encore ébahis par les brillants coloris des déploiements de feux d'artifice qui ont éclaté dans le ciel de Montréal en juin dernier.

**CÉCILE GRENIER et  
DINU BUMBARU**

Pourtant la croix du Mont-Royal, juchée au sommet de la montagne, leur en a fait voir bien d'autres.

Au fil des années, on l'a vue changer de couleurs plusieurs fois. En 1936, elle revêtit des ampoules pourpres pour la mort de Georges V tout comme en 1958, pour le décès de Pie XII. En 1960, elle vira au jaune papal pour signaler l'Année de la Grande Mission; en 1968, au rouge pour souligner la Campagne des Fédérations (maintenant Centraide); en 1973, au blanc éteint, des étudiants en carnaval lui ayant volé ses ampoules. En 1978, à la mort de Paul VI, 186 de ses 240 ampoules sont mauves (elles seront remplacées par des jaunes pour marquer l'élection de Jean-Paul I<sup>er</sup> puis par des blanches lors de son couronnement).

Érigée en juin 1924 par la Société Saint-Jean Baptiste, cette croix de plus de 100 pieds de hauteur commémore la croix que Jacques Cartier planta à



L'ancien chalet du Mont-Royal se trouvait à l'est du belvédère. Il a été démoli en 1934.

photo du Musée McCord, Université McGill

Gaspé et celle que de Maisonneuve porta sur ses épaules et planta sur la montagne en 1643, pour faveur obtenue. Sa construction donna lieu à une

campagne de souscription où l'on fit appel à plus de 85 000 élèves des écoles et couvents qui vendirent des timbres spéciaux de 5¢.

La nuit repère pour les navires et les avions, elle s'efface le jour parmi les arbres du Mont-Royal.

## Origine du nom du mont

En octobre 1535, lorsque Jacques Cartier découvrit Hochelaga, il fut reçu par les Indiens qui voulurent lui montrer leur pays. Ils conduisirent Cartier et ses 25 compagnons sur la montagne au pied de laquelle ils avaient établi leur bourgade. Enthousiasmé par le panorama qui s'offrait à son regard, il le déclara capable de charmer un roi. Cette élévation dominant la plaine environnante avait pour lui toute la dignité d'un monarque qui domine sa cour. Il ne put donc lui donner un autre nom que celui de Mont-Royal.

De retour en France, il consigna le nom dans ses récits et, lorsque les fondateurs de Ville-Marie abordèrent à leur tour l'île, le nom était déjà bien établi.

## Une forêt sauvage loin de la ville

Le Mont-Royal demeura longtemps propriété privée, trop loin de la ville pour qu'on puisse songer à en faire un espace public. Alors que Montréal s'étendait timidement au nord de la rue Craig (Saint-Antoine), jetant sur la petite Rivière des ponts de bois et de pierre, s'y rendre constituait une véritable expédition que seuls ceux qui



photo du Musée McCord, Université McGill

En 1891, les randonnées en traînes en tandem étaient fort populaires sur la montagne, de même que la raquette.



photo du Musée McCord, Université McGill

En 1878, deux ans après l'inauguration du parc.

→ possédaient un équipage pouvaient entreprendre.

Cette si lointaine montagne attirait les personnes qui recherchaient l'isolement. Ses pentes abritaient des fermes et des vergers plantureux qui souvent étaient dirigés par des marchands (plus tard par des chefs d'entreprise) à la recherche d'air pur loin du port et des bruits de la ville. Plusieurs de ces propriétés s'étendaient sur la montagne même, ce qui n'empêcha pas d'y construire, ainsi que sur la petite montagne de l'ouest, un chemin public.

En fait, ce chemin constituait un argument majeur contre l'aménagement d'un parc public. Les échevins qui pouvaient ainsi facilement mener leurs visiteurs sur ces deux montagnes privées puis au restaurant de l'hôtel Monklands qui fait aujourd'hui partie de Villa-Maria, ne voyaient pas l'urgence de dépenser des sommes importantes à cette fin.

L'autre objection était géographique. La montagne était perçue comme un obstacle qui forcerait le développement de la ville le long du fleuve et qui resterait donc longtemps isolé.

L'idée d'en faire un parc public prit vraiment naissance dans les années 1860 aiguillonnée par le projet d'un des propriétaires de la montagne d'exploiter sa forêt pour produire du bois de chauffage.

En 1862, pour bien démontrer que ce parc serait possible malgré la géographie de la montagne, l'échevin Stevenson qui dirigeait aussi une unité de milice de la Montreal Field Battery projeta de mener ses hommes jusqu'au point du Mont-Royal qu'on disait inaccessible. Là, en ce jour de la fête du Prince de Galles, il donnerait le salut. En ce beau 10 novembre 1862, une chute de neige surprise d'environ un pied refroidit quelque peu ses ambitions. Il dut monter ses canons sur des

traineaux tirés par des chevaux. De peine et de misère, ils arrivèrent au sommet et, à midi précise, tirèrent une première salve suivie de nombreuses autres et d'un joyeux festin.

Après quoi, le major Stevenson voulant vraiment marquer l'événement aux oreilles de tous, fit tonner cent coups de canons en vingt minutes. Les habitants de la montagne, alarmés, pensèrent que les Fenjans, activistes irlandais, avaient envahi le Canada et bombardaient la ville. Mais comme rien n'était détruit, l'heureuse nouvelle que Stevenson avait prouvé l'accessibilité de la montagne fit vite place à cette rumeur.

Pour monter qu'il ne s'agissait pas d'un exploit unique, il remonta sa batterie sur le mont le 10 mars 1863.

Petit à petit, le projet gagna en crédibilité. On en vint à juger raisonnable voire nécessaire de créer un parc sur la montagne. La Ville entreprit les démarches et finit par emprunter \$1 million à cette fin.

### L'architecte du parc

Trouver (et convaincre) l'architecte ne fut pas chose facile. Les commissaires nommés pour ce projet par le Conseil de ville visitèrent de nombreux parcs dans les villes américaines pour enfin choisir celui qui réalisa, entre autres projets, Central Park à New York. Considéré comme le père de l'architecture du paysage en Amérique du Nord, Frederick Law Olmsted n'accepta pas si facilement : pour lui, il lui aurait fallu demeurer des années à Montréal pour projeter un aménagement convenable. Il céda au défi que constituait pour lui la mise en valeur du panorama dont on jouissait depuis ce lieu.

Olmsted avait des idées bien définies sur ce qu'on se devait de faire avec le Mont-Royal. Sa

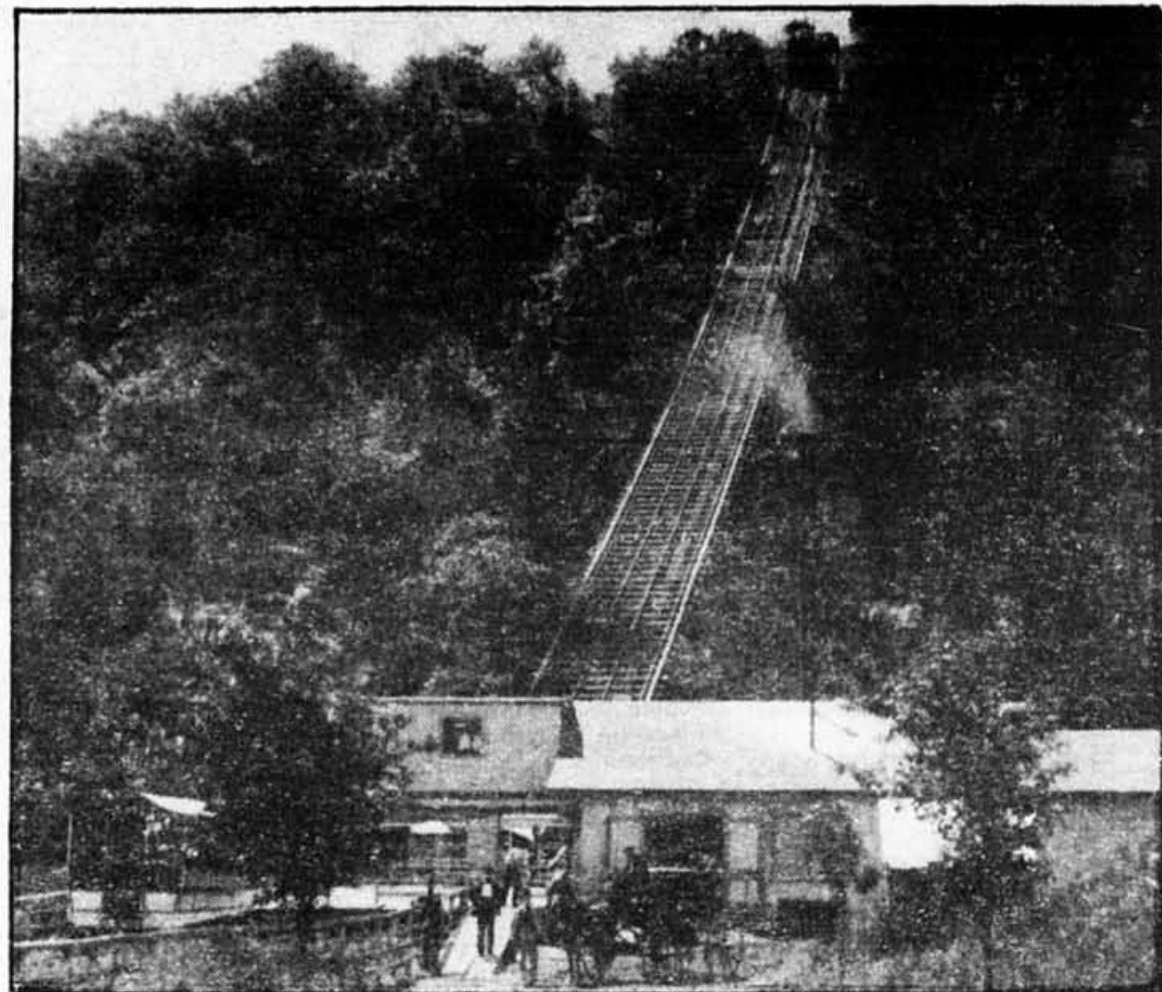


photo du Musée McCord, Université McGill

Le funiculaire a été inauguré en 1884 et a été démolé en 1920.

valeur en tant que parc résiderait dans la conservation, pour les générations futures, d'un vaste îlot d'une beauté naturelle où citoyens et citoyennes se reposeraient des bruits et de l'agitation de la ville.

Il jeta l'anathème sur les promoteurs de tours, de clubs, de restaurants et de franchises de toutes sortes. Selon lui, si les Montréalais désiraient ces choses, il aurait mieux valu engager un ingénieur et un jardinier ou un fleuriste. Pour lui, on n'allait pas au parc pour aller entendre du burlesque ou pour voir le cirque que deviendrait le parc si on l'ouvrait à tous ces projets.

Il ne voulait pas de plates-bandes ni de nature artificielle : pour lui, la nature n'avait nul besoin d'être améliorée. Pour cela, il dessina des chemins qui serpentent pour ne pas affecter la beauté naturelle du lieu et pour mieux en profiter.

Bien que conserver cette beauté naturelle eût été beaucoup moins coûteux, Olmsted se heurta à la résistance des édiles municipaux qui préconisaient pourtant des mesures d'économies et, paradoxalement, des interventions plus grandioses et élaborées dont aurait souffert le budget du projet.

Olmsted, dans son projet, voulait amener le parc en ville et non la ville dans le parc.

### Des pins et des jeux

Vaste espace au coeur de la ville, la montagne se prêta bien aux activités de plusieurs clubs sportifs et populaires. Pendant l'hiver, à l'époque victorienne, les clubs de raquetteurs s'y donnaient à coeur joie, même par les pires tempêtes. Les skieurs

envahissent ses pentes l'hiver durant et, dès l'inauguration du lac des Castors en janvier, les patineurs sillonnent sa glace. En 1890, on peut voir sur une photo les six glissoires du Montreal Toboggan Club situées près de l'actuel lac des Castors ; on aperçoit sur cette même photo les fils électriques qui alimentaient l'ancien chalet situé à l'est du belvédère.

En été, la montagne donne lieu aux promenades, à des concours de pêche ou à des régates miniatures au lac des Castors. Jusqu'à la fin des années 50, les écuries municipales louaient des chevaux à plusieurs centaines d'amateurs d'équitation. Le chalet était aussi un lieu fort animé. Outre le panorama, il permettait aux promeneurs de prendre un bon repas au restaurant du chalet, agrémenté par les mélodies des opérettes qu'on y présentait.

### Des projets farfelus

Le chapelet de projets allant de l'audacieux pour l'époque au carrément farfelu, dont a fait l'objet le Mont-Royal a sans doute dû causer de nombreux sursauts à M. Olmsted dans sa dernière demeure. Tous aussi surprenants, les fantasmes technologiques de tours Eiffel et d'ascenseurs côtoient les rêveries pittoresques de projets de village canadien-français d'autrefois entre le lac des Castors et le chemin de la Côte-des-Neiges. Il n'y manquait que Mickey, Donald et leurs comparses.

### Le parc Jeanne-Mance

À l'origine, l'actuel parc Jeanne-Mance faisait partie de ce

qui s'appelait Fletcher's Field et était intégré au parc de la montagne. C'est de là que, pour quelques sous, on pouvait monter au belvédère en empruntant le funiculaire. Inauguré en 1884, ce « train incliné » épargna à plusieurs millions de personnes la sueur de l'escalade des escaliers et des sentiers. En 1918, il fut fermé et démolé en 1920.

Lorsque les frères Wright prouvèrent qu'une machine pouvait voler et dès que l'on crut connaître les formules de cette magie, Fletcher's Field devint le champ d'essai des patenteux dont les cerfs-volants portaient toutes sortes de cadrans et d'instruments.

Fletcher's Field fut aussi le lieu de réunions insolites. Lorsqu'on apprit le passage de la comète de Halley et que pullulèrent les inévitables rumeurs de fin du monde, les plus convaincus s'y rassemblèrent pour s'y lamenter en groupe.

### Témoin d'une vision de la nature et de la ville

Le parc de la montagne a subi au fil des ans de nombreux assauts de par sa situation au coeur de la métropole, mais il demeure un excellent exemple d'une pensée orientée vers une vision plus humaine de la ville, dans laquelle la nature et les espaces verts jouent un rôle curatif aussi nécessaire que toutes les potions des plus grands apothicaires. Vision qui, loin d'exclure la forme et la composition de ces espaces verts, y met au contraire davantage l'accent.

DEMAIN  
L'AN 2000

Yves Leclerc



## La télématique, un jeu français

**L**e vidéotex est-il mort ? Il y a deux ou trois ans, on n'entendait parler que de Télidon, et il y a un an la télématique nord-américaine a eu un regain de vie avec l'apparition de la norme nord-américaine NAPLPS: une foule d'entreprises de communications étaient intéressées et annonçaient pour très bientôt des services grand public.

Puis, plus rien. Sauf à l'occasion des annonces de produits d'entreprises comme Norpak, ou des rapports d'études sur les possibilités du vidéotex dans tel ou tel secteur. En parcourant la liste de mes sujets, je me rends compte que je n'ai pas parlé de télématique depuis plus d'un an, alors que jadis j'y faisais allusion au moins une fois par mois.

Le fait est que la télématique grand public nord-américaine est, sinon morte, du moins dormante. Le fait m'a été souligné de façon tangible l'autre jour quand je me suis rendu au Laboratoire de télématique et médiatique de l'UQAM. Là où autrefois on trouvait une profusion de terminaux télématiques et de consoles de création de vidéotex, avec quelques ordinateurs parsemés ici et là, le mélange est aujourd'hui inversé: partout des micro-ordinateurs, et ici et là un terminal Télidon!

Presque en même temps, je recevais l'annuaire des services Télétel, l'équivalent français de Télidon. Je savais que la télématique française est demeurée active; déjà à l'automne 1984, plus d'un demi-million de terminaux étaient en service, et environ 200 banques de données étaient disponibles.

Malgré cela, j'ai eu un choc: à l'automne 1985, le nombre des terminaux dépassait le million, quelque mille services variés sont disponibles, et l'utilisation dépasse le million d'heures d'accès par mois. Cela représente près du double de l'activité équivalente en Amérique du

Nord, malgré un marché cinq fois plus petit!

### Accès facile et standard

Le terminal Minitel, qui était tout juste un «status symbol» il y a deux ans et qui représentait encore une curiosité il y a un an, est devenu un outil de travail quotidien dans une foule de bureaux, et un accessoire familier dans bien des foyers. Il ne coûte pas cher (\$15 par mois en location, gratuit dans les zones d'annuaire électronique), il ne prend pas de place, il est facile à utiliser.

Il fait peu de doute que la formule Minitel est une des causes du succès du vidéotex français. Un autre facteur est sans doute la simplicité et l'invisibilité du mode de facturation des services: les frais sont simplement ajoutés à la facture mensuelle du téléphone, puisque le réseau télématique est géré par les PTT (ministère des Postes et Télécommunications).

De plus alors qu'ici chaque service télématique a un accès différent (numéro de téléphone, code, mot de passe, langage d'interrogation, etc.), en France l'accès est concentré sur trois numéros de téléphone, les mêmes pour l'ensemble du pays. Vous composez le numéro, puis le nom du service voulu, et c'est tout.

Mais s'il est certain que ces avantages «techniques» ont joué un rôle important dans la réussite de Télétel, il est encore plus évident à la lecture de l'annuaire Listel que la vraie raison du succès, ce sont les contenus. C'est le seul pays où les promoteurs du vidéotex sont parvenus à briser le cercle vicieux clientèle-services et à atteindre une «masse critique» à la fois des utilisateurs et des fournisseurs de services qui rend le système viable socialement et économiquement.

Les Français se servent de Télétel parce qu'ils y trouvent des

informations et des services dont ils ont besoin, et qui ne seraient pas disponibles ailleurs, ou pas aussi facilement et rapidement à tout le moins. Télétel s'est développé pas seulement comme une industrie ou un marché, mais comme un service ouvert, une place publique, une «agora» électronique.

En gros, ce qu'on y offre est divisé en deux grandes catégories: services tous publics, et services professionnels. Les premiers orientés vers la famille et la maison, les seconds vers l'entreprise et le bureau.

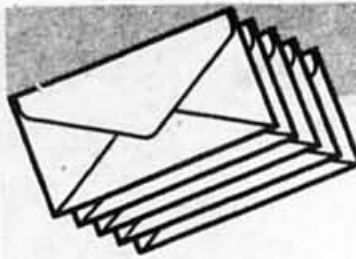
À l'intérieur de ces deux grands blocs, on retrouve à peu près les mêmes subdivisions, les mêmes constantes: services d'information, presse électronique, télétransactions diverses, messageries et courrier électronique. À un autre niveau, les fournisseurs se répartissent en: administration publique nationale, régionale ou locale, groupes et associations, et entreprises privées.

La dimension locale et régionale du phénomène est frappante. Une forte proportion, probablement une majorité des services soit visent la clientèle d'une région spécifique, soit offrent à l'ensemble du pays des produits ou des services provenant d'une région. Vous pouvez par exemple vous renseigner sur, réserver et commander les services touristiques, les services communautaires, les produits industriels ou artisanaux de la Bourgogne, de la Gironde et du Bordelais, de la Provence, du Dauphiné, etc.

Moins important encore mais se développant rapidement est le secteur des «groupements d'intérêt»: des clientèles dispersées géographiquement, mais réunies par un intérêt spécifique. Il existe des services pour les amateurs de poésie, de jeu d'échecs, pour les gais, pour les amateurs de chiens, pour les informaticiens (évidemment!), pour les chômeurs (bourse de l'emploi électronique), etc.

Enfin, sur le plan commercial, on est étonné de la variété des services de télétransaction offerts: banque à domicile, achat de produits (fromages, vins, automobiles, immobilier), réservations de théâtre, de spectacles, de billets de train ou d'avion, d'hôtels et de restaurants...

Face à cette profusion de services offerts par Télétel, il fait peu de doute que pour l'instant, et jusqu'à ce que l'Amérique du Nord se réveille (ou se fasse réveiller par d'autres), la télématique grand public est essentiellement un jeu français.



## LE COURRIER

On adresse le courrier à  
Yves Leclerc  
La Presse - PLUS  
7, rue Saint-Jacques  
Montréal, Qué. H2Y 1K9

M. Yves Leclerc,

Je me suis récemment procuré un ordinateur «musical» de marque Yamaha. Comme il s'agit là d'une compagnie japonaise, mon ordinateur (modèle CX5M) est de type Microsoft au standard MSX.

Pourriez-vous m'indiquer comment je pourrais me procurer les cartouches de logiciel à la norme MSX indispensables à mon type de machine? En effet, il m'est impossible de trouver des logiciels de base (traitement de texte, jeux, etc.) autres que les quatre logiciels de musique de la compagnie Yamaha.

Comment également me procurer une imprimante, un modem, etc.? Finalement, quel est l'avenir de la famille MSX en Amérique?

Merci,

L.-P. Richard,  
St-Jean-sur-Richelieu

**RÉPONSE:** Vous êtes dans la situation un peu curieuse d'être un «orphelin» sans en être un. En effet, la norme MSX dont la partie «matériel» a été fixée par un groupe de compagnies japonaises et coréennes (auxquelles se sont joints un britannique et le hollandais Philips) et dont la partie logiciel a été réalisée par Microsoft, est répandue un peu partout à travers le monde sauf en Amérique du Nord.

De fait, je ne connais que deux machines disponibles sur notre continent qui suivent cette norme: le Yamaha que vous vous êtes procuré, et les modèles «domestiques» de Spectravideo. Ce qui fait qu'en pratique les périphériques, accessoires et programmes ne sont pas faciles à trouver pour cette «famille».

Vos options sont évidemment peu nombreuses. Vous pouvez toujours pousser sur le bureau de Yamaha à Montréal pour qu'ils se procurent des logiciels existant sur d'autres continents, mais je doute que ce soit très efficace. Comme la plupart des entreprises japonaises, Yamaha n'a ici qu'un bureau restreint orienté «ventes» plutôt que «services», et il est peu probable que leur compétence se rende jusqu'à l'importation de logiciels.

De plus, je sais que dans leur esprit le CX5M n'est pas vraiment un ordinateur, mais un «accessoire» pour leurs synthétiseurs de son du type DX-7 et autres, et qu'ils s'attendent à avoir affaire à une clientèle de musiciens et de compositeurs plutôt que d'amateurs d'informatique. Enfin, je suppose que s'ils recevaient un nombre considérable de demandes pour des programmes et périphériques d'autres types, ils pourraient réagir... mais ne retenez pas votre souffle en attendant!

Une seconde solution possible est de contacter le club des utilisateurs de Spectravideo,

qui est toujours actif dans la région montréalaise, et qui pourrait sans doute vous diriger vers un «underground» d'utilisateurs nord-américains de MSX. Mon contact est M. Fontaine, au 455-4705.

Dernière possibilité, commander vos logiciels en Europe par correspondance. Vous trouverez dans les revues et catalogues de logiciel français de nombreuses références au logiciel MSX. Il est probable que si vous leur écrivez pour leur demander de vous envoyer les cartouches ou cassettes par courrier, soit en C.O.D. soit contre paiement par carte de crédit, cela marchera... à condition que vous ne soyez pas trop pressé. Je sais entre autres que le magazine «L'Ordinateur individuel» a une rubrique mensuelle MSX, dont le rédacteur pourrait sans doute vous aider. Vous pouvez lui écrire au 5, Place du Colonel-Fabien, 75491 Paris Cedex 10, France.

Quant à l'avenir de MSX, je ne veux pas vous décourager mais je crois que c'était une bonne idée qui soit à été mal réalisée, soit est venue trop tôt. Le concept d'une norme matériel-logiciel pour les ordinateurs domestiques est sans doute valable, mais dans le cas présent la norme choisie est techniquement peu intéressante (processeur Z-80, 32 Ko de mémoire, BASIC standard, graphisme assez élémentaire), et en Amérique du Nord elle a été proposée au moment où le Commodore 64 dominait entièrement le marché et constituait une norme «de facto». Ce qui fait qu'elle n'a pas pris du tout.

Il existe depuis peu une norme MSX-2 plus avancée (plus de mémoire, meilleur graphisme), mais elle demeure liée au même microprocesseur 8-bits alors que ce sont clairement les 16-bits qui ont le vent dans les voiles. Ce qui serait intéressant, ce serait de voir un équivalent de MSX se structurer autour d'un processeur puissant comme le 68000 qu'on trouve dans le 520 ST d'Atari.

En attendant, et malgré les efforts louables de Spectravideo certains produits spécialisés intéressants comme votre Yamaha, j'avoue que je ne peux pas croire beaucoup à l'avenir de MSX en Amérique, et même ailleurs.

### Vente de janvier

- ÉCRAN MONITEUR
- WORDSTAR
- CALCSTAR-DATASTAR
- BASIC SANYO
- MS-DOS 2-11
- 1 LECTEUR

998\$

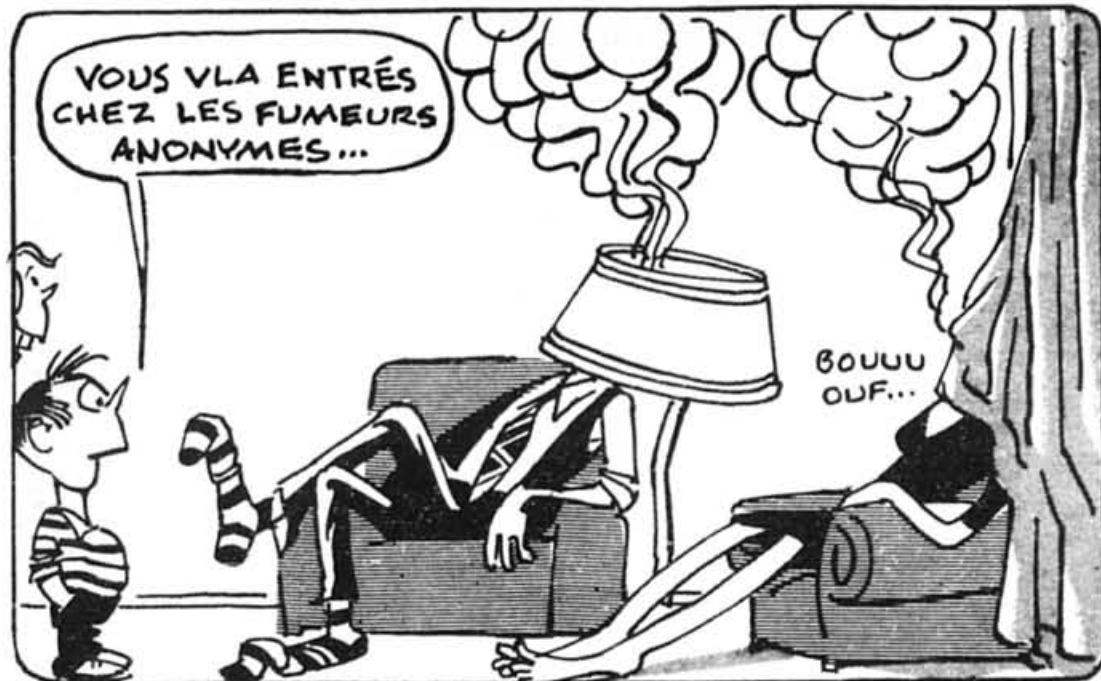
**SANYO**



**Dumoulin**

271-2316  
783, MISTRAL  
(COIN 8250, ST-HUBERT)

# LA SEMAINE des FUMEURS



# L'EMPIRE DES SENS



Serge Grenier

## GALERIE

### Multiple splendeurs

Ouverte depuis moins d'un an, au 1486 de la rue Sherbrooke ouest, une galerie appelée **Archaeologia** expose et offre en vente une extraordinaire collection d'antiquités. Toutes des pièces remarquables qui oscillent, en termes d'âge, de quelques siècles avant Jésus-Christ aux premiers siècles de notre ère et, en termes de coût, de quelques centaines à quelques milliers de dollars. Grecque, romaine, égyptienne, étrusque, islamique, toutes les civilisations défilent dans les vitrines. Bagues romaines, colliers grecs, boucles d'oreilles et scarabées égyptiens, statues, verre, vases, tissus, sarcophages, momies, tout n'est que luxe de l'or, calme du marbre et volupté du parchemin. Quelques exemples: une statuette en marbre d'Isis, du 5<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les pieds d'une momie du 2<sup>e</sup> siècle ou une lampe à l'huile byzantine du 6<sup>e</sup>. Sans parler de la plus importante collection privée au monde de tissus coptes, qui rend jaloux le Royal Ontario Museum de Toronto, lui-même propriétaire d'un vaste assortiment de ces tissus précieux. Une pure merveille que cette galerie!

## OTTAWA

Je souhaite vivement faire partie de la délégation fédérale au Sommet des pays francophones. Je sais que j'y ferais oeuvre utile en encourageant tous ces gens à utiliser ces canadianismes de bon aloi que sont brunante, paqueté, magasinage, débarbouillette, chalupe, bobette, capot de chat et petit corps. Prenant les devants, j'ai écrit au petit Robert pour lui faire part de ma surprise de ne pas apercevoir dans son dictionnaire certaines des plus belles expressions de chez nous comme faire dur, le bonhomme sept-heures, chaque torchon trouve sa guenille, se faire passer un sapin, pelleter des nuages, sirop de poteau, partie de sucre, épluchette de blé d'Inde, pâté chinois, etc. J'attends une réponse.

Je souhaite que mon ami gabonais, Paleta Bolo, soit membre de la délégation de son pays au sommet. J'avais entrepris de le sensibiliser au parler

d'ici. Il m'a même écrit pour me dire qu'il conservait dans sa chair un souvenir impérissable de guidoune.

## RESTAURANT

### Feu Paesano

Dans la série «Nos grands disparus», un des anciens hauts lieux de la cuisine italienne de Montréal, **Paesano**, chemin de la Côte-des-Neiges. Tout avait commencé au début des années 60 par un modeste établissement. But avoué: s'approprier une partie de la clientèle étudiante qui, pour \$1,25, se payait alors spaghetti, salade et Brio chez Vito. Le propriétaire de **Paesano** avait décidé de séduire son monde en installant une fontaine multicolore. Fort de cet atout, il entreprit de s'agrandir et d'ajouter quelques attraits supplémentaires, comme la salle des oiseaux où, dans une immense volière, piaillaient à qui mieux mieux d'exotiques volatiles. Cela plaisait, sans doute, et on ne s'arrêta pas en si bon chemin. Désireux de rendre un hommage tangible à l'un des plus grands artistes de son pays natal, le maître des lieux ouvrit une salle qu'il appela Michel-Ange. Plafonds à caissons, fauteuils à haut dossier sculpté, lourdes tentures rouges et, comme il fallait s'y attendre, une reproduction du David du maître. Rien n'était trop beau.

Il y avait foule. Une première terrasse vint s'ajouter, puis une seconde. L'entrée principale n'était pas au goût du propriétaire. Il la redécora en gothique flamboyant avec colonnes de fausse pierre. Dès que la chose était possible, il remplaçait le verre blanc des fenêtres par des vitraux. Ce n'était plus un restaurant, c'était une cathédrale.

**Paesano** était devenu immense. Du sous-sol au rez-de-chaussée et de l'étage aux terrasses couraient des garçons et des filles en livrée. L'endroit était devenu le restaurant le plus solidement orné de Montréal. La question n'était pas de savoir si on y mangeait mal ou bien; il était de bon ton d'y être vu. Le mot circulait: il faut voir **Paesano**, ne serait-ce qu'une fois. Mais tout passe et tout lasse. Après des années de franc succès, **Paesano** cessa d'être le restaurant le plus couru de Côte-des-Neiges. Le fractricide duel Vito-Paesano avait pris fin par la victoire du premier. Le tout-Côte-des-Neiges en parle encore.

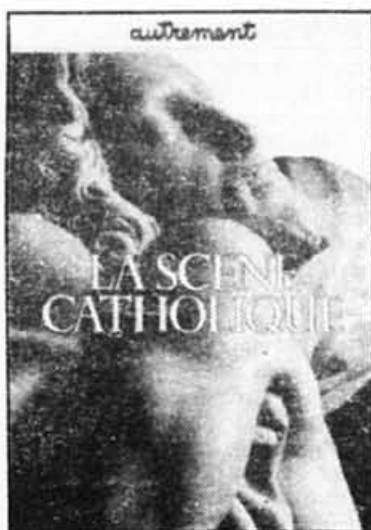


## De la politique au catholicisme

Tout le monde le sait d'instinct aujourd'hui: le politique n'est pas très intéressant. Pour tout un chacun, la crise économique de la dernière décennie a été un rappel à l'ordre. Enfin, l'échec évident des États de l'Est, les événements de «Solidarité» en Pologne, l'invasion de l'Afghanistan, etc., ont été le constat terminal du marxisme «chic» avec lequel à peu près tous les intellectuels qui avaient la parole ont flirté. La société occidentale change. Cap à droite!... Est-ce si vrai que cela? En tous les cas, il est évident, si l'on en juge par les innombrables publications sur ce sujet, que l'on tente de redéfinir la société capitaliste sans pour cela, qu'on le veuille ou non, renoncer aux acquis de l'après-guerre. Cap à droite?... Il ne le semble pas, si on lit un peu attentivement ce qui se dit.

Ce qui ne change pas, par exemple, c'est l'extraordinaire prolifération des intellectuels et, en particulier, de ceux qui, peu ou prou, ont connu les années 60, ceux-là mêmes qui, un peu plus tard, ont cru, vaguement, à une possible «démocratie sociale». Si les auto-critiques n'abondent pas, les analyses sont multiples. Que ce soit celles de Jacques Julliard dans *La Faute à Rousseau* (1) ou celle d'Alain Badiou dans *Peut-on penser la politique* (2), deux livres d'ailleurs difficiles, pas du tout polémiques comme l'était celui de François de Closets. Mais, dans ces deux livres, une constante, répétée à satiété: si l'on ne peut plus, aujourd'hui, penser comme on pensait voilà dix ans, si l'on ne veut plus d'idéologies, de doctrines, fut-elle la doctrine de la non-doctrine, cela ne veut pas dire que l'on va «à droite». Ces deux livres, compacts, sont les témoins que la société avance non pas en dénonçant ses erreurs mais en rectifiant le tir. Ainsi, pour Alain Badiou, LE politique n'est plus. Vive LA politique, et pour Jacques Julliard: «Puisque, malgré lui, 1968 nous a libérés de l'utopie, c'est-à-dire de l'avenir, tandis que 1981 nous émancipait de la doctrine, c'est-à-dire du passé, nous pouvons aujourd'hui tenter de vivre dans le présent.»

Que dire de ces deux livres sinon qu'ils sont, dans un sens, rassurants. Ils marquent tous deux une volonté de retour au réel. Ils sont amusants aussi parce que, pour finir sur des conclusions presque similaires, ils se contredisent. Ainsi pour Jacques Julliard, Rousseau était un idéocrate, un «Spartiate». Mais Alain Badiou, lui, le classe



parmi les précurseurs de LA politique, du réel, contre ceux qui ont défendu LE politique. Allez vous y reconnaître...

### Le catholicisme

Ce «cap à droite» se vit aussi dans un certain retour au catholicisme romain dont le symbole le plus évident c'est connu, est la papamobile. Mais, là encore, l'ambiguïté règne. Loin de réfuter Vatican II, le dernier synode se présentait comme une réflexion de l'Église sur l'Église avant de faire un pas de plus. Si le pape condamne l'avortement, l'homosexualité, la masturbation, etc., on ne se gêne pas pour en discuter.

Le catholicisme repare, voilà, après un bon vingt ans de silence, voire d'opprobre. On en reparle aussi. Il ne faut donc pas s'étonner que la revue *Autrement* (3), toujours prête à tout, propose un numéro spécial, *La Scène catholique*, dans lequel de nombreux collaborateurs tentent de «faire le point» sur ce fameux catholicisme-là en se référant à quatre grands thèmes: 1) Une mémoire égarée, 2) Les aventuriers de la paroisse perdue, 3) Orbi et urbi, 4) Des paradoxes retrouvés.

La revue *Autrement* est extrêmement inégale. Son numéro sur «L'Orient intérieur» était stupide. Cette livraison, par contre, est une bonne réussite, peut-être parce qu'il est plus facile de parler de catholicisme en Occident que de Zen. Peut-être aussi parce que l'on s'est bien gardé de faire appel à des théoriciens du sujet, théologiens et autres. Dans l'ensemble, il s'agit donc d'une approche directe, pas du tout irrespectueuse mais pas du tout respectueuse. Il y a même des articles carrément amusants, comme celui du sociologue Pierre Mayol où il distingue en-

tre les trois tendances majoritaires du catholicisme contemporain, tendances qui ne communiquent jamais et qui finissent par se haïr sous le doux nom de Jésus. Les traditionalistes dans leurs «prieures», les charismatiques dans leurs «cryptes» et les crypto-marxistes et/ou tiers-mondistes dans leurs cellules ou leurs lieux d'«échanges vrais et authentiques». On croirait y être!

Il est vrai que les responsables de ce numéro n'ont pas interrogé ni les masturbateurs, ni les homosexuels de tous poils, ni les avortées. On a tenu quand même à faire parler les femmes, quatre en tout, dont France Quéré qui rappelle que le catholicisme romain contemporain non seulement n'a pas réglé la question de la femme dans l'Église mais qu'il marque un raidissement sur la question. Il est vrai aussi que les responsables de ce numéro n'ont pas voulu réaliser l'impossible: un tour de la question complet.

Peut-être faut-il voir l'esprit de ce numéro dans cette affirmation qui y est faite: autrefois c'était la théologie qui influençait la culture, alors que désormais c'est la culture qui influence la théologie. Mais, justement, questionne-t-on dans un autre article, est-ce que l'on peut être catholique sans culture? Le retrait du catholicisme, comme puissance sociale, est-il parallèle à la détérioration de la culture en général? Posée crûment, la question ne serait-elle pas de savoir si les Jésuites étaient de meilleurs éducateurs culturels que nos enseignants laïques?

Mais, là encore, ce numéro est clair pour le fond, s'il y a un retour du catholicisme dans le débat public, il ne s'agit aucunement de revenir en arrière. Il s'agit d'avancer pas à pas. Là encore, LE politique, ou le militantisme sont caducs. L'Église n'a certes pas à être triomphante. Faut-il qu'elle soit humble à ce point? D'ailleurs, la marge de manoeuvre est grande puisque, selon Philippe Murray qui cite Flaubert, «Sade n'était rien d'autre qu'un pur catholique puisqu'on ne trouvait pas dans ses romans un seul arbre ni un seul animal...»

- (1) *La Faute à Rousseau* par Jacques Julliard, essai, 260 pages, Le Seuil.
- (2) *Peut-on penser la politique* par Alain Badiou, 124 pages, Le Seuil.
- (3) *La Scène catholique* revue «Autrement» numéro 75, en collaboration sous la direction de Michel Crépu et Bruno Tiliette, 224 pages.



## Orthographe (5)

Plutôt sceptique à propos des moeurs hétérosexuelles de la dénommée Orthographe, le juge n'écarte pas l'hypothèse que la prévenue pût être une lesbienne. D'où cette réponse ombrageuse:

— Il nous appartient d'en décider, madame. Et pourquoi vous a-t-on forcée à «avoir des manières», comme vous dites?

— Parce qu'en dépit de mes origines douteuses, je suis devenue une académicienne très en demande. Il faut que je vous dise que mon père naturel s'appelait Johannes *Gensfleisch*. C'était un imprimeur de métier mieux connu à son époque, vers les années 1440-1450, sous le nom de Gutenberg parce qu'il a inventé la typographie. Mais je ne l'ai jamais connu parce que, hélas, il ne m'a jamais reconnue... comme son enfant. Ma vie aurait été tellement plus facile! Au contraire, j'ai grandi comme une vraie sauvagesse jusqu'à ce que monsieur Guizot devienne mon père adoptif. C'est lui qui m'a fait sortir de l'Académie française pour me montrer au grand public. Il était temps, monsieur le juge, croyez-moi. De plus en plus de monde avait besoin de moi parce que je rendais des services inestimables à de plus en plus de monde. Il fallait bien que je mette tous mes usagers d'accord entre eux sinon c'était la pagaille dans la réplique...

— Et vous soutenez, à l'encontre de l'opinion publique, que vous ne couchiez pas avec votre amie la Langue française?

— Assurément, votre Seigneurie. C'est la rumeur publique qui voit dans notre vie à deux une matière à concubinage des plus malsaines. Malheureusement, elle ne fait pas la part des choses. Mon amie a plusieurs personnalités: elle est tantôt maternelle et orale, c'est-à-dire familière et même vulgaire, tantôt littéraire, c'est-à-dire soutenue, tantôt institutionnelle ou encore juridique. Moi je n'ai qu'une seule personnalité: je ne suis que écrite. Malheureusement, je ne suis pas familière avec les gens. C'est pour ça qu'aujourd'hui, je suis soutenue... Mais ça, c'est mon deuxième mariage forcé. C'est une autre affaire. Je vous assure, monsieur le juge, que les gens ont été méchants et bêtes avec nous. Ils nous ont fait passer pour mariées au point que, dans l'opinion publique, on nous prend maintenant l'une pour l'autre. On nous confond au point qu'il y a nombre de fautes incroyables que l'on commet. Ainsi, nos usagers s'imaginent que parce qu'ils sortent avec mon amie en toute familiarité,

ils peuvent aussi sortir avec moi avec la même facilité. C'est le cas de le dire: ils m'écrivent comme ils la parlent, sans faire de différence entre nous deux. S'il y a inconvenance dans les moeurs, votre Honneur, ce n'est pas dans les nôtres.

— Si je vous comprends bien, dit alors le juge, vous soutenez que vous n'êtes pas lesbienne parce qu'il y a incompatibilité de caractère entre vous, ci-devant Orthographe, et votre amie, la Langue française?

— Avec S, monsieur le juge. «Caractères» avec S à la fin parce qu'il y en a plusieurs. Mon amie en a trente-six, tous sonores. Moi, j'en ai seulement vingt-six, tous des lettres, sans compter les caractères diacritiques: les accents, les apostrophes, les trémas. Comment voulez-vous qu'on s'accorde puisqu'on n'est pas pareilles?

— Que serait-il arrivé si vous aviez été pareilles?

— Nous serions jumelles, votre Honneur. Les savants auraient dit de moi que j'eusse été «phonétique». Un peu comme nos cousines italiennes et espagnoles. D'après la rumeur publique, on dit d'elles qu'elles sont plus faciles... sous prétexte qu'elles se ressemblent davantage. C'est de la calomnie pure et simple à l'endroit de nos cousines, monsieur le juge. Si c'était vrai, les usagers de ces pays n'auraient pas de raisons de se plaindre d'elles. Or mes cousines Orthographe en Italie et en Espagne sont aussi mal traitées que je le suis chez moi dans la presse et à l'école. Je le tiens de bonne et scientifique source

— Ainsi, vous réfutez les accusations de mauvaises moeurs, de discrimination et d'atteinte à la sécurité qui ont été portées contre vous?

— Oui, monsieur le juge, parce que malgré quelques défauts agaçants que je pourrais corriger, je suis une partenaire idéale pour l'usager qui veut bien sortir avec moi en me respectant, sans confondre ma personnalité avec celle de mon amie. Je ne suis peut-être pas aussi maternelle qu'elle mais je suis plus fidèle et attentive aux besoins de mes prétendants.

— Alors, pourquoi à votre avis êtes-vous si décriée? s'enquit le juge avec une certaine curiosité.

— Parce que les usagers voudraient se servir de moi comme d'une putain, cria presque l'Orthographe avec un laser de révolte dans les yeux. Pour une féministe comme moi, c'est difficile à avaler, votre Seigneurie.

— La séance est ajournée, proclama subitement le juge. (A suivre)



## GENEVIÈVE AMYOT

Elle est venue au monde à Saint-Augustin dans le comté de Portneuf, en janvier, mois des bourrasques et des grands froids. A vingt-quatre ans Geneviève Amyot terminait sa licence en lettres à l'université Laval et choisissait le difficile métier de professeur de littérature au cégep. Depuis, elle écrit aussi bien dans les revues, telles que la « Nouvelle Barre du jour » ou le « Québec français » et publie régulièrement des livres de poèmes et des romans.

### « L'absent aigu »

Son premier roman a paru en 1976 aux Éditions Quinze. Le style est poétique, mais les images évoquées sont dures. C'est une longue plainte de femme. L'homme, Adam, n'est pas au rendez-vous. Il s'agit en somme des symboles qui se suivent et qui sont à la fois ceux de l'amour et de l'enfantement. Parfois une ironie triste domine et parfois la nostalgie.

«... le Viateur lave la vaisselle six nuits sur sept dans un restaurant de topless et le concierge est entré chez les soeurs, dire que je les avais crus immuables...» «... les premiers rayons de l'astre m'auront forcés les yeux et la tête et le dos, alouette, je ramasserai les plumes pour en faire un livre dans l'illusion déjà brisée de n'être plus seule...»

Besoin de communiquer à travers une sorte de chant qui d'une page à l'autre mène vers l'absurdité de l'existence que les traditions et les mythes ne parviennent pas à rendre plus belle. Une vision du monde désenchantée dont la femme demeure la victime quoi qu'elle fasse. Bien qu'il s'agisse d'un roman, selon l'indication sur la couverture du livre, il ne faut pas y chercher une histoire dans le sens classique de ce terme. On y trouve matière à réflexion et aussi l'explication de certaines réactions, fréquentes chez les jeunes qui éprouvent beaucoup de difficultés à exprimer leurs angoisses et leur mélancolie.

Geneviève Amyot utilise une ponctuation qui rappelle par certains côtés celle de Nicole Brossard et qui permet l'enchaînement des images dans des phrases fort longues. Là, toutefois, la comparaison s'arrête. Chez Nicole Brossard le fil de l'intrigue existe, tandis que dans l'ouvrage de Geneviève Amyot, il est, en fait, difficile à décoder.

### « Journal de l'année passée »

Ce qui est intéressant, c'est l'évolution qu'on constate entre son premier et son deuxième roman qui, lui, est moins dominé par la poésie et construit d'une façon différente. Paru deux ans plus tard, en 1978, chez VLB Éditeur, il traite pourtant, en partie, du même sujet: l'infériorisation de la femme, sa solitude et ses faux mirages d'un amour rarement partagé pleinement. Écrit à la première personne ce texte est parfois poignant. Malade, enfermée dans son petit appartement, capable uniquement de se rendre jusqu'au restaurant Bernier, perdue dans l'anonymat de la grande ville, l'héroïne ne trouve rien à quoi s'accrocher en dehors de son écriture. C'est cela sa forme d'évasion et sa source d'espoir.

«... le pays a-t-il davantage besoin de mes enfants que de mes livres... combien d'heures par semaine un enfant passe-t-il avec une gardienne et quel est le pourcentage si l'on fait abstraction des heures de sommeil... qu'est-ce qui fait qu'un individu se reconnaît ou non le droit de se reproduire...»

Questions qui pour certaines sont inavouables, mais que d'autres femmes posent au jour le jour. Au Canada, et singulièrement au Québec, la natalité baisse constamment. C'est là



Geneviève Amyot utilise une ponctuation qui rappelle par certains côtés celle de Nicole Brossard.

une donnée statistique, une évidence matérielle concrète, mais il faut peut-être la relier à une attitude à l'égard de l'existence dont on découvre le reflet dans la littérature québécoise contemporaine. Car, qu'on le veuille ou non, les écrivains expriment une certaine philosophie qui est également celle d'une partie de la collectivité dans laquelle ils vivent. Dès qu'on atteint le niveau de civilisation où la liberté d'expression prime, l'indépendance des romanciers devient totale. Volontairement, ou inconsciemment, ils sont alors les porte-parole des divers courants de pensée. Cela est vrai au Québec, comme partout ailleurs.

### « Dans la pitié des chairs »

Autant dans sa prose que dans son livre de poèmes, Geneviève Amyot décrit, en somme, ce vide existentiel qui est le propre d'une certaine jeunesse nord-américaine, celle qui fait le plus de bruit et dont on parle dans les médias.

«... mais non, ne t'en fais pas tous les hommes ici ont un noeud dans la langue si tu ne trouves rien récite-moi l'étiquette sur ta bouteille de remède, tu as conservé une voix très agréable. Nous avons tant inévitablement besoin d'un rêve.» Jugement sévère qui corres-

pond à des réalités qu'on ne peut plus passer sous silence. Nous sommes loin, en fait, de l'heure des poètes tel un Gaston Miron! L'impossibilité de communiquer, le refuge qu'on cherche où on peut, les départs ratés vers d'autres horizons et une réalité dominée par l'absence d'un défi! Le refus des valeurs qu'on juge dépassées s'accompagne de l'incapacité de tracer des voies nouvelles.

«Peut-être avions-nous simplement besoin d'un rêve», écrit Geneviève Amyot, «une chimère chaude jouant chaque jour la totale vertu de la terre, réponse exacte, ravissement, pertinence des pertes même ramassées depuis lors pour la seule splendeur du rappel, un grand rêve de terre, et l'ange serait plus pâle bien plus pâle que douleur et couvée.»

A ce besoin d'un rêve, ou d'un idéal, s'ajoutent la crainte de l'avenir et l'incapacité d'affronter les problèmes quoti-

diens. A force de chercher un sens à la vie on perd confiance et tout en dénigrant ce qui comptait autrefois on a du mal à s'accepter soi-même. «Dans la pitié des chairs» l'auteur répond à cette interrogation en parlant, entre autres, de la culture moderne, cette «chaîne télévisée autour de la haute Amérique sur rythme disco pour généralisation hâtive de l'insignifiance».

Des thèmes connus, traités d'une façon particulière, qui selon l'opinion de son éditeur confirme que «Geneviève Amyot est un écrivain de belle race».

## À LIRE

<i>La mort était extravagante</i> , poésie. Éd. du Noroit, Saint-Lambert.....	1975
<i>L'absent aigu</i> , roman. Montréal, Éd. Quinze.....	1976
<i>Journal de l'année passée</i> , roman. Montréal, Éd. VLB.....	1978
<i>Dans la pitié des chairs</i> , poésie. Saint-Lambert, Éd. du Noroit.....	1982



## Dylan en condensé

Il y a peu de choses qui n'aient été dites sur lui. Tout le monde, moi y compris, y est allé, à une fois ou à une autre, de sa critique, de son analyse, de son exégèse, de son commentaire, beaucoup plus souvent plutôt trois fois que deux. Que voulez-vous, après vingt-deux ans de carrière et vingt-neuf disques il est normal qu'à un moment ou à un autre vous ayez attiré l'attention à moins d'être un parfait nul auquel cas vous n'auriez pas duré aussi longtemps dans le métier.

Si en plus vous avez un talent exceptionnel, une pensée riche et profonde, une façon de l'exprimer qui est originale tant dans le texte que dans la musique; que ce que vous chantez correspond aux attentes de toute une génération, qu'au fil des ans vous êtes d'abord élevé au rang de héros, puis de demiurge pour enfin devenir une

légende vivante, consacrée en cela par le public d'une part, la critique d'autre part et par vos pairs finalement, alors vous avez été scruté, examiné, disséqué, ausculté.

Mais vous qu'avez-vous à dire de vous même? Comment situez-vous telle chanson ou telle autre par rapport à l'ensemble? Lesquelles vous ont marqué le plus? Qu'avez-vous à dire pour votre défense? On sait que vous n'aimez pas beaucoup parler. Que vous considérez que ce qui a été dit a été dit et qu'il n'est pas besoin de revenir là-dessus, de discuter et encore moins de justifier. Vous écrivez, composez, chantez un point c'est tout. Pis sacrez-moi patience avec toutes vos questions.

Alors un jour il y a quelqu'un qui décide de faire votre biographie à partir de vos chansons. Il décide de faire le tour de ce que vous êtes par ce que vous avez dit. Au début vous refusez, vous

dites: « Non, ce n'est pas mon truc, j'ai déjà sorti plusieurs greatest hits, ça n'avancera à rien et en plus c'est des vieilles choses. Non je ne le ferai pas. » L'ennui, un autre, c'est qu'on a décidé de le faire tout de même; avec ou sans vous. Alors on commence la grande campagne de charme et de persuasion.

On vous les fait toutes du début à la fin: de la chance que vous aurez à mettre en perspective telle ou telle de vos chansons, de donner un éclairage nouveau à celle-là, l'éclairage que vous vouliez lui donner à l'origine, d'expliquer les tenants et les aboutissants de celle-ci, le contexte de telle autre. On vous parle de votre devoir envers votre public et envers vous-même, envers votre oeuvre et envers l'univers, on en met et on en rajoute et finalement vous cédez, faisant votre devoir oubliant vos droits.

Ce n'est pas plus mal remarquez. Moi je suis très content. J'ai trouvé ça passionnant votre « Biograph », monsieur Dylan, vraiment très passionnant. Passionnant non seulement à cause

de la musique et des chansons qui s'y trouvent, mais également à cause de ce beau grand livre illustré de quelque trentesix pages avec photos couleurs qui l'accompagnent.

Oh! c'est sans doute anodin selon vos standards ce que l'on trouve là-dedans: des réflexions à propos de votre enfance, de votre père, de vos oncles, de vos aspirations étant jeune, de vos débuts, de vos influences, de vos modèles et de vos inspirations. Pour vous c'est sans doute anodin. Mais vous n'avez pas vu comme moi l'autre soir l'émission consacrée au soixantième anniversaire du « Grand Old Opry » au cours de laquelle on parlait de vos idoles de jeunesse: Hank Snow, Hank Williams et Johnny Ray entre autres. Sans que vous ayez été mentionné ça parlait beaucoup de vous.

On entend presque votre ton blasé quand vous parlez de T.S. Elliot, de Kerouac, de Ginsberg et de Ferlinghetti. On entend presque votre ennui quand vous parlez de Ed Sullivan, de Coltrane, de Monk, des Yankees de

New York et de Harlem, sans oublier Woodie Guthrie, votre idole. On sent presque votre admiration quand vous ne faites qu'esquisser les poètes français dont vous parlez ailleurs, les « maudits », comme vous l'avez été vous-même. Vous citez Aznavour (Charles) sans en avoir l'air, parlez de Cohen (Leonard) comme si de rien n'était, dites que vous comprenez Rimbaud (Arthur) de ne plus avoir écrit passé sa dix-neuvième année.

De tous et de tout vous discutez avec ce même détachement qui vous place dans la même famille de ces gens hors de l'ordinaire. Pour vous il est normal que ces gens hors du commun fassent partie de votre conversation courante. Mais pour le commun des mortels il était important que vous soyez situé et que vous vous situiez. C'est en cela que votre « Biograph » est important, qu'il est passionnant.

Puisqu'il faut le dire: le coffret contient cinq disques, c'est un réenregistrement en numérique de certains des grands succès de Dylan, de chansons que l'auteur-compositeur considère comme étant ses plus importantes, malgré le fait qu'elles n'aient pas été des gros « hits », de chansons inédites (dont deux enregistrées au Québec), de versions « live » qui pour Dylan avaient plus de « résonance » (ou devrait-on dire *raisonnance*) que les versions de studio, c'est un réenregistrement condensé de son oeuvre telle qu'il en percevait les jalons importants.

Puisqu'il faut le dire: le coffret contient aussi ce livret de 36 pages, quatre couleurs, dans lequel il s'explique. Il contient également cinq enveloppes de disques sur lesquelles Dylan explique et annote ses chansons complétant ainsi les commentaires historiques faits par Cameron Rowe, le co-auteur des notes infra-marginales. Il contient 53 chansons qui représentent le condensé de ce que ce grand poète, auteur, compositeur, interprète a voulu dire et a dit au cours de sa carrière qui n'est pas encore terminée.

Puisqu'il faut le dire: que vous soyez un fervent de Dylan ou que vous en ayez entendu parler pour la première fois aujourd'hui, « Biograph » est plus que vous ne pourrez jamais vous imaginer. Tout n'y est pas mais plus que tout y est. En plus des chansons, y compris celles qui manqueraient pour un érudit, il y a l'âme de Dylan revue et corrigée par l'auteur lui-même, par sa vision de sa société, par sa vision de la poésie et des poètes, par sa vision du « rock n'roll », par sa vision de son art: par sa vision de la vie. Tout ayant été dit sur lui ou presque, il aura fini par avoir le dernier mot... peut-être. □

## LES CHOIX DE GÉRARD LAMBERT

### YVES SIMON

« L'autre côté du monde »  
Import RCA PL 70809

\*\*\*

Vous vous êtes sans doute rendu compte que la pop française est en pleine renaissance. Un gars comme Yves Simon nous a redonné goût à ce genre de bonnes petites romances incisives qui n'en finissent plus de virevolter dans nos crânes. Un disque qui s'ouvre aux nouvelles technologies grisantes, entêtantes et caressantes. Chanteur et écrivain (plusieurs livres à son actif) les mots de ses chansons, ils les veut impulsifs et fugaces, mots miroirs, mots graffitis, comme jetés pêle-mêle sur les feuilles mobiles d'un bloc-note. Comme un journaliste Yves Simon a rassemblé les données éparées de notre réalité mouvante et foisonnante pour les immobiliser dans une structure et une grille de situations romanesques. Deux littératures qui privilégient alternativement l'éphémère et l'absolu, la singularité et l'universel. Les personnes favorisées de Simon sont des électrons-baladeurs qui gravitent de l'Atome terre et qui, à chacune de leurs circonvolutions, croquent des images, des rencontres ou des manchettes de journaux. Ce nouveau disque c'est encore ce regard lancé comme une lumière de phare au bout des océans. Des chansons très actuelles du temps qui passe avec un constant travail sur les sonorités (de bons synthétiseurs et des guitares très électriques). Un album vivant aux perspectives.

P.S. Je ne voudrais pas oublier la nouvelle et excellente version de Juliet (elle a 17 ans) réactualisée et remplacée dans l'environnement d'un gamin qui serait né en même temps qu'elle.

### TOM NOVEMBRE

« L'insecte »

Import Philips 826 192-1

\*\*\*

Le voilà, « l'insecte », il est parfait. Et on l'attendait depuis un bout! Tom Novembre vient de terminer son troisième disque. Quelle claque. Tom enfonce, il enfonce tout. Il a trouvé un riff intermédiaire, un grain de fantaisie sublime. C'est frais, rafraichissant, émouvant, amusant, distrayant, revigorant. Un truc sans protocole. Pas besoin d'avoir été à l'école. Le résultat de ses efforts est encore une fois à la hauteur de sa réputation, c'est-à-dire très haut. Véritable régal pour les amateurs d'humour pince-sans-rire, de dérision et d'insolence à peine camouflée. Des pincées d'humour, des tas de mélodies chaleureuses, simples et prenantes, des petits bouts de quotidien. Il écrit pour courts métrages en forme de pirouettes efficaces, drôlatiques. Cartonners du quotidien et du concret, il fait sauter le futile, débusque les faux espoirs et ridiculise les westerns modernes. Douze morceaux caustiques, souples et baroques de nature, cocasses ou lyriques de tempérament. Son disque n'est pas juste « intéressant » ou « réjouissant », un mot d'imbécile jouisseur. Il est salvateur!

### CYCLOPE

« T'inquiète pour ce soir »  
Import Madrigal MAD 5011

\* \* 1/2

Tous les premiers albums devraient être comme ça: parfait. Onze bonnes chansons sur onze avec un classique dans le tas, peut-être deux. Tout bien écrit, bien joué, bien chanté, bien produit. Du rock. Des ballades. Des mélodies. Des voix. Tout. Tout ce qu'il faut. C'est leur premier album. Pas besoin donc, d'en tirer une thèse, d'user des italiques ou d'y passer trois pages. Cela dit, ils jouent un rock fermement ancré dans ses certitudes; le parti pris guitares, mais qui en aucun cas ne sonne « français » dans tout ce que ce terme peut recouvrir de traditionalisme et d'amateurisme. Ça coule dans les oreilles comme un torrent de montagne, frais et envoiement. Les Cyclope est un groupe à suivre de très près. Il a toutes les qualités de musiciens spontanés et complets. Ils sont de la catégorie très spéciale de ceux qui album après album drainent un vaste public. De ceux dont on vend le premier album quand le cinquième est déjà épuisé. Avec un disque de rock français pareil il ne faudrait pas que trop de gens passent à côté de ce que la coutume veut qu'on appelle un « foutu grand disque de rock'n'roll ».

### PAUL PERSONNE

« 24/24 »

Import Philips 826 596-1

\*\*\*\*

J'avais adoré ses précédentes albums. Plus que ça même: je devenais complètement passionné de la musique du bonhomme. J'écoulais du Personne partout, chez moi bien sûr, mais aussi dans mon char. Partout j'avais craqué et ça recommence avec ce dernier. Musicalement Paul n'a guère changé son inspiration: un blues rock velouté, hyper mélodique, un rock gorgé de swing. Et cette voix!... divine, délicieuse. Une des plus belles, les plus pathétiques et les plus originales de la musique rock (blues) française. Sans exagérer. On a même l'impression qu'elle a encore été mieux exploitée que dans ses disques précédents. C'est peu dire! Toutes les compositions valent le coup d'oreilles. Toutes très différentes les unes des autres, elles écorchent toujours votre sensibilité véhiculée qu'elles sont par une interprétation hors pair. Guitare précise, un saxophone cousu main et l'orgue qui est joué par Mr Antoine est une perle. Paul Personne multiplie son impact et remporte la mise. Ce disque est la chose la plus délicieuse qui soit arrivée au rhythm'n blues français? Depuis la retraite de Brigitte Bardot.



# La raquette reprend ses lettres de noblesse

« Je suis un des rares maniaques de la raquette ! » affirme Marc Dubuc, 32 ans, qui déplore le fait que sa passion ne soit partagée que par très peu de ses amis. Professeur d'éducation physique, joueur de hockey, il a découvert les plaisirs de la raquette à l'âge de 16 ans, alors qu'habitait le village de Contrecoeur en bordure du fleuve, il allait fréquemment se promener dans les bois. Aujourd'hui, il considère la course en raquettes comme l'un des meilleurs exercices d'entraînement pour le sportif — « C'est très exigeant physiquement, dit-il. Essayez, vous verrez ! » — et la promenade en raquettes comme le meilleur moyen de pénétrer plus profondément dans la nature sauvage recouverte d'une neige épaisse non encore foulée par les skieurs... Avec ses copains Paul et Jean, il projette

de se rendre « vivre la prochaine tempête de neige » en raquettes. Il l'attend d'ailleurs avec impatience, cette tempête qu'il souhaite forte ! « Nous apporterons de la nourriture, dit-il, que nous cuisons sur un feu de camp après une longue promenade en raquettes. Ce sera merveilleux d'avancer tous les trois dans la poudrière, sur la rivière gelée de Verchères — la rivière Jarret qui se jette dans le Saint-Laurent —, puis de pique-niquer en pleine tempête ! »

Pourquoi cet engouement pour la raquette ? Souvenir de nos coureurs des bois qui passaient souvent la majeure partie de l'hiver en raquettes ? Ou bien désir de corps à corps avec l'hiver, de corps à corps avec la poésie forte et douce à la fois qui se dégage de cette longue saison qui a fait dire à Vigneault : « Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver » ?

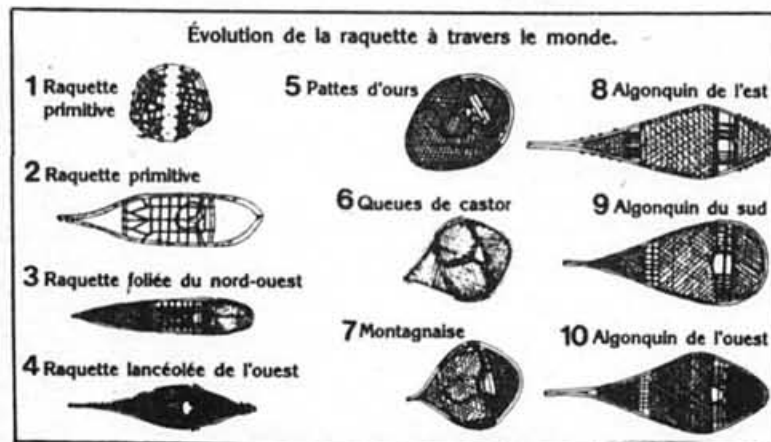
Une chose est certaine : la raquette, longtemps boudée, longtemps considérée comme faisant partie du style « grana-la », reprend lentement mais sûrement ses lettres de noblesse. Car noblesse il y a, je vous assure. À cause de la fonction première de cet objet devenu, au fil des ans, simplement d'agrément. Saviez-vous que cet objet ordinaire, souvent purement décoratif (ça fait « joli », suspendu dans un chalet), existait déjà depuis des millénaires lorsqu'on a découvert l'Amérique ? Une existence marquée par une extraordinaire utilité.

## Venue de loin

« Il est peu de gens qui ont une idée de l'incroyable odyssee qu'a connue la raquette avant d'arriver sous leurs pieds, dit Paul Carpentier, ethnographe et directeur du Centre canadien d'études en culture traditionnelle, dans la revue « Franc-Nord ». Nous supposons que les Amérindiens l'ont créée. Or, l'état actuel de la recherche laisse croire que l'ancêtre de la raquette a été inventé quelque part dans le triangle indo-européen au tout début de la préhistoire. Donc plusieurs millénaires avant que le premier être humain ne foule le sol américain. »

Il est facile d'imaginer les premiers groupements humains fabriquant un instrument — fait de divers matériaux trouvés dans la nature — qui leur permette de se déplacer sous les sols enneigés de l'hémisphère nord ou des hauts sommets de l'Inde et de l'Europe. Évidemment, cet instrument était rudimentaire mais fort utile puisque utilisé par « les bandes de chasseurs qui suivaient les animaux dans leurs migrations saisonnières ». Lorsqu'on utilise un instrument de survie, il est normal qu'on veuille l'améliorer. Aussi en est-on venu à constater qu'on pouvait marcher ou glisser selon la forme de cet objet de locomotion et de topographie du terrain. C'est ainsi que sont nés la raquette et... le ski.

Cependant, quoique « la trajectoire de migration des deux instruments ait suivi des voies parallèles, leur perfectionnement devait emprunter des directions fort différentes », dit Paul Carpentier. Si le ski se perfectionnait hautement lors de ses migrations vers l'Europe et l'Asie septentrionales tandis que la raquette restait tout aussi primitive qu'à leur point de départ commun, il ne fit cependant que très peu de progrès en atteignant l'Asie du Sud et de



l'Est, contrairement à la raquette qui évolua alors grandement pour atteindre son « ultime perfectionnement » en Amérique. Le ski, lui, ne « réussit pas à suivre la raquette dans son aventure béringienne ».

Indispensable aussi bien à l'Amérindien qu'au premier colon français, la noble raquette remplaçait ici la roue, permettant, en hiver, de se transporter. Voilà sans doute pourquoi sa technique de tissage et son architecture se sont-elles merveilleusement améliorées. Exclusivement faite de bois et de cuir au début, elle en vint à se doter d'un outillage en métal et à varier les sortes de cuir servant à fabriquer les lanières — grâce aux peaux d'animaux domestiques amenés d'Europe. Coureurs des bois et missionnaires surtout ont donc appris des autochtones à circuler en raquette de façon aussi normale que s'ils déambulaient sur les pavés du Québec en brodequins, dit avec humour Paul Carpentier. Sans oublier les militaires français qui se servaient des raquettes « pour exécuter des raids surprises sur des garnisons anglaises au cours de l'hiver ! »

Ce n'est qu'en 1840 environ, que la raquette passa dans l'univers des loisirs : on avait maintenant des réseaux routiers et des voitures à cheval... Désormais explorateurs, coureurs des bois et voyageurs des Pays-d'en-haut devenaient des sortes de héros dont on voulait perpétuer la mémoire. C'est ainsi que les clubs de raquetteurs organisaient maintenant des concours-épreuves de raquettes... Lentement cependant la raquette devint une simple décoration pour la majorité des gens ; seuls les trappeurs et les arpenteurs l'utilisaient dorénavant. Mais vint la motoneige et la fin de la fonction utilitaire de la bonne vieille raquette.

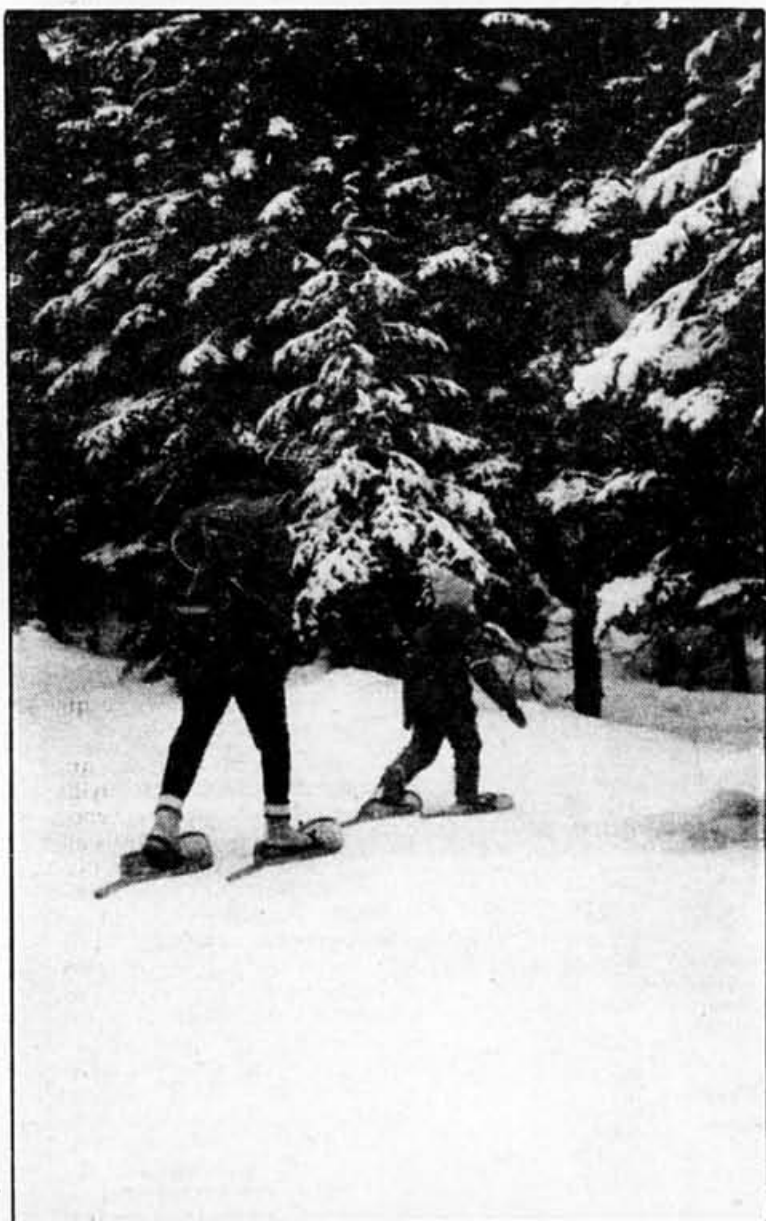
## Sécurité et stabilité

Il me faudrait des pages et des

pages pour vous vanter les mérites de la raquette-loisir. « La sécurité qu'on ressent sur des raquettes, à cause de la stabilité offerte par la largeur du « véhicule », la liberté des mains, les manoeuvres faciles me font préférer la raquette au ski tout-puissant. Je suis mauvais skieur de randonnée, mais excellent raquetteur », dit Jacques Duhoux dans un plaidoyer publié dans la revue « Expédition ». Et quand il parle de randonnée, explique-t-il, il la suppose « sauvage ». Donc sur neige non battue.

Sur neige battue. Voilà le hic ! Partir en raquette, cela veut dire partir pour l'inconnu. Et quand on part pour l'inconnu, on recherche le moyen le plus sécuritaire et facile de se déplacer en forêt. « L'avantage du ski réside uniquement dans le glissement, dit Jacques Duhoux. Pour le reste, la raquette accomplit le même travail avec deux points supplémentaires à son actif : meilleure adhérence à la surface et piste plus large facilitant le passage d'une traîne éventuelle et la guidant mieux puisque empêchant sa dérive. » Et le raquetteur d'ajouter, avec raison, que les chutes sont rares en raquette. Cheville, genoux et épaules sont alors protégés.

Il est facile de se moucher ou de se frotter le nez pour le réchauffer lorsqu'on circule en raquette... Il est facile aussi de faire demi-tour, de s'asseoir ou de repousser les branches basses des arbres, « véritables pièges à randonneur ». Point de fartage à s'occuper, de spatule de recharge à transporter — un fil de laiton ou de nylon suffit pour la raquette —, de pistes à suivre... On va, les mains libres, libres comme ces animaux sauvages qu'on peut suivre à la trace, dans une nature qu'on peut apprivoiser. Tiens, je crois que je vais ressortir mes raquettes et faire d'abord un tour dans le champ, en arrière de la maison.



La raquette permet d'aller toujours plus loin en forêt...

# Commandez dès aujourd'hui l'édition 20<sup>e</sup> anniversaire...

**472 pages**  
32 en couleurs

**Les meilleurs achats**  
dans chaque catégorie

**Le pour et le contre**

**Matches comparatifs**  
**Les prix / la consommation**  
**Tableaux comparatifs**  
**Camionnettes et 4 X 4**

Découvrez près de 200 modèles pour tous les goûts et tous les budgets.

**EN VENTE PARTOUT**



COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace

**285-6984**

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9h à 16h. Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.

DENIS DUQUET  
ET MARC LACHAPELLE

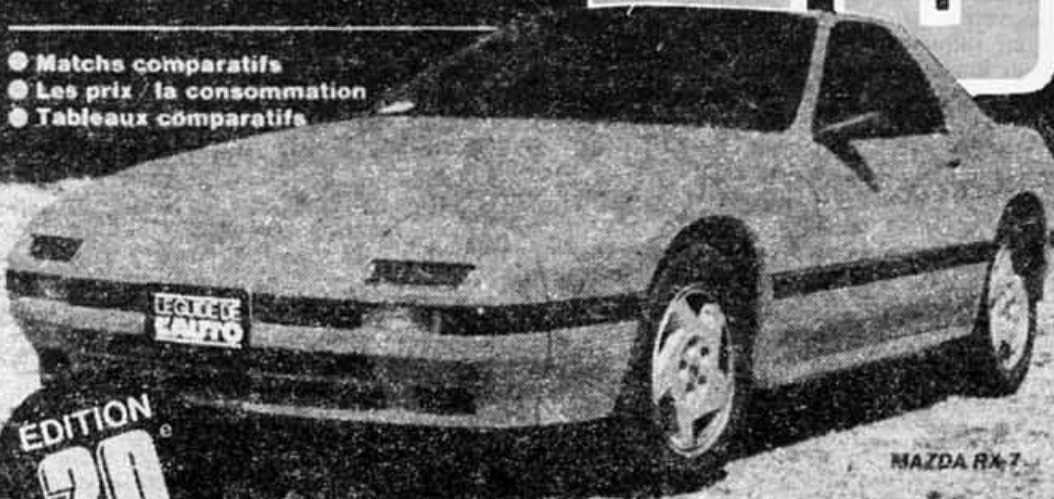
LE GUIDE DE

**LES MEILLEURS ACHATS**  
DANS CHAQUE CATÉGORIE

**86**

LE POUR ET LE CONTRE

- Matches comparatifs
- Les prix / la consommation
- Tableaux comparatifs



MAZDA RX-7

EDITION 20<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE



**Les 20 ans du Guide de l'auto**  
par Jacques Duval

En plus d'une retrospective des événements qui ont marqué le monde de l'automobile au cours des 20 dernières années, Jacques Duval, par le biais d'anecdotes et de souvenirs personnels, nous emmène dans les coulisses d'une industrie dont la petite histoire est souvent passionnante.



LE GUIDE LE PLUS COMPLET D'AMÉRIQUE

**472 PAGES**

**OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION**

**BON DE COMMANDE**

598

Veuillez me faire parvenir ( ) exemplaire(s) du Guide de l'auto 86 au prix de 14,95\$ chacun, plus 1\$ de frais de poste et manutention.

Je suis abonné(e) à LA PRESSE. Veuillez me faire parvenir ( ) exemplaire(s) du Guide de l'auto 86 au prix de 11,95\$ l'exemplaire, plus 1\$ de frais de poste et manutention.

No d'abonné(e).....

**IMPORTANT:** Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse, Ltée.

Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement:

MASTERCARD No.....

VISA No.....

À retourner aux:

Éditions La Presse, Ltée, 44, Saint-Antoine ouest, Montréal, Québec H2Y 1J5

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL.....

TOTAL.....

ci-joint.....

TÉL:.....  
(plus 1\$ pour frais de poste et manutention)